

## ETAT DES LIEUX PATRIMONIAL SAINT-ETIENNE-DE-CROSSEY





## EDITO

Le patrimoine bâti est une formidable richesse de Chartreuse. Il est gardien de la mémoire collective de notre territoire et de son histoire et est, à ce titre, créateur de lien social entre les habitants du massif.

Sous l'impulsion de Roger Caracache (†), alors vice-président en charge du dossier, et avec tous les élus du Parc naturel régional de Chartreuse, nous avons ainsi souhaité entreprendre une vaste opération d'inventaire du patrimoine bâti avec l'accompagnement scientifique des Conservations du patrimoine des départements de l'Isère et de la Savoie.

Notre objectif est simple mais fondamental pour l'avenir de notre territoire : évaluer les ressources, les caractéristiques et l'état de notre patrimoine dans sa diversité, qu'il soit rural, religieux, industriel, public... Ceci afin de constituer un outil qui soit à disposition des collectivités locales, associations et particuliers du massif, pour les aider à construire leur politique patrimoniale. La connaissance et la sauvegarde du patrimoine étant aussi un enjeu majeur pour la préservation des paysages, un état des lieux de ce patrimoine doit notamment favoriser sa prise en compte dans les documents d'urbanisme.

Le patrimoine peut également être source de développement économique local s'il est mis en valeur, et ceci à plusieurs titres : par la mobilisation des corps de métiers du bâtiment, aux compétences spécifiques, mais aussi parce que nous savons aujourd'hui que les territoires de moyenne montagne comme le nôtre doivent diversifier leur offre touristique pour maintenir une activité en bonne santé. Or, il existe un véritable engouement pour un tourisme culturel et la Chartreuse possède tous les atouts dans ce domaine pour attirer ces visiteurs.

C'est pourquoi je souhaite que ce travail vive, par l'action du Parc (valorisation touristique, bornes 3D...), mais aussi et surtout qu'il soit approprié par l'action de chacun sur le territoire : habitants, communes, associations, scolaires, acteurs de la vie locale...

La Présidente du Parc

Eliane GIRAUD

## AVANT-PROPOS

C'est avec un plaisir renouvelé que le service du Patrimoine Culturel du Conseil Général de l'Isère s'associe à la présentation des résultats de cette nouvelle étape du recensement du patrimoine de Chartreuse, initié en septembre 2003. Déjà souhaitée il y a plus de dix ans lors de la préfiguration du Parc, cette opération menée avec persévérance dévoile un des plus attachants territoires du département, dans toute sa richesse et sa diversité.

Il s'agit d'une démarche pionnière en Rhône-Alpes, réaffirmée par la nouvelle charte établie pour 2008-2019 à travers l'objectif de valorisation et de protection des patrimoines. Mener un pareil « état des lieux », toutes périodes et tous thèmes confondus, s'inscrit pleinement dans les missions d'un parc mais n'a pas pour autant été systématiquement et précocement initié.

Connaître c'est déjà protéger, et cela est particulièrement vrai pour le patrimoine en milieu rural où d'innombrables ensembles, édifices et objets composent un cadre de vie particulièrement riche et... fragile. Le Parc de Chartreuse l'a compris qui, avant d'entreprendre des opérations de restauration ou de mise en valeur, avant de définir sa politique patrimoniale, a lancé cette démarche de connaissance.

En dix ans, cette initiative a couvert successivement cinq grands secteurs étendus à la fois sur l'Isère et la Savoie : Balcon sud, Chartreuse-Guiers, Mont-Beauvoir, vallée des Entremonts et Petites Roches. Les résultats qui nous sont présentés aujourd'hui concernent cette fois le versant voironnais, au-travers des communes mitoyennes de Voissant, Merlas, Saint-Aupre, Saint-Etienne-de-Crossey, Coublevie, Saint-Julien-de-Raz, La Buisse, Pommiers-la-Placette et Voreppe. Cette réalisation a mobilisé, comme sur les secteurs précédents, deux chargées de mission du Parc, Christine Penon et Emmanuelle Vin. Au sein du service du Patrimoine Culturel du Conseil général de l'Isère, Aude Jonquières, architecte, Pierre-Yves Carron, dessinateur, et Ghislaine Girard, chargée de documentation, ont apporté une nouvelle fois ponctuellement leur soutien.

Rappelons que l'objectif de ce travail n'est pas de constituer un savoir historique exhaustif sur le territoire, entreprise qui requiert d'autres compétences et d'autres méthodes, mais plutôt, partant de la réalité d'aujourd'hui, de quadriller et visiter le territoire de chaque commune afin d'identifier, repérer, enregistrer les principaux témoignages, vestiges et bâtiments laissés au cours des siècles par les hommes qui ont vécu et travaillé là. Des carrières du Ratz aux églises romanes en passant par la Résistance, les exploitations agricoles ou l'ancien grand séminaire, c'est un peu de la vie des habitants de ce territoire de Chartreuse qui, par petites touches, se dessine dans ces rapports d'étude. Quelle que soit la qualité de ce travail, son intérêt réside

surtout dans l'utilisation qui saura en être faite afin que chacun – élu, association, habitant – en tire le meilleur parti. En effet, cette base de connaissance ne trouvera sa justification pleine et entière qu'en étant le point de départ d'actions en matière d'urbanisme, de protection, de restauration, d'animation et de valorisation. Les dépliants de présentation du patrimoine de Chartreuse réalisés sur les premiers secteurs constituent un premier outil de valorisation de ce travail, lequel trouve aussi une riche application dans le domaine de l'animation scolaire. Au moment où se mettent en place les PLU (plans locaux d'urbanisme) et les AVAP (aires de valorisation de l'architecture et du patrimoine), cet inventaire est également un outil précieux pour les conseils municipaux et les bureaux d'étude en charge de l'élaboration de ces documents.

Autre destinataire évident de ces données, la population locale, vers laquelle une politique d'animation et de communication pourrait être mise en place. Les moyens ne manquent pas pour partager ces résultats avec le public le plus large, que ce soit par l'édition d'ouvrages attractifs bien documentés et illustrés, par la réalisation de cartes avec des itinéraires thématiques, de dépliants, de panneaux explicatifs sur les sites les plus marquants. On peut aussi imaginer un outil multimédia avec la mise en place de bornes dans les lieux recevant du public ou l'édition de cédéroms... Ce que le Parc naturel régional de Chartreuse a déjà fait sur d'autres secteurs avec une grande efficacité et que certaines associations locales portent également avec dynamisme.

C'est seulement par la réussite de cette mobilisation autour de cette opération que ce travail prendra tout son sens et que le patrimoine trouvera naturellement sa place au cœur des questions fondamentales qui se posent aujourd'hui – et particulièrement en Chartreuse – dans le cadre de l'aménagement du territoire et du développement durable : comment forger une identité régionale, comment préserver la qualité des paysages et du cadre de vie alors que la pression foncière ne cesse d'augmenter, comment miser sur un développement culturel et touristique de qualité, enfin comment transmettre et pérenniser le patrimoine dont nous avons hérité ?

Anne Cayol-Gerin

Responsable du service Patrimoine Culturel

# METHODOLOGIE

La démarche suivie pour établir cet état des lieux du patrimoine s'appuie sur une méthode définie en concertation avec les Conservations départementales du patrimoine de l'Isère et de la Savoie et mise en œuvre par deux chargées de mission du Parc naturel régional de Chartreuse qualifiées en histoire de l'art et en architecture.

Une première étape de recherche documentaire et bibliographique est réalisée auprès des Conservations départementales du patrimoine de l'Isère et de Savoie, dans les fonds iconographiques du Musée Dauphinois et du Musée Savoisien, ainsi qu'aux Archives Départementales (N.B : les recherches aux archives sont limitées à la récolte de cartes anciennes, cette étude n'ayant pas pour objectif d'être exhaustive).

La deuxième étape s'effectue sur le terrain.

Le document de référence est alors le cadastre actuel, fourni par les mairies. Il indique les parcelles bâties sur chaque commune. Celles-ci font toutes l'objet d'une visite (si les conditions d'accès le permettent) lors de laquelle sont recensés les éléments patrimoniaux qui présentent un intérêt particulier (représentativité du patrimoine local, conservation remarquable, rareté, risque de disparition en raison du mauvais état sanitaire...). Les rencontres avec des personnes ressources et des propriétaires offrent ici de précieux renseignements sur leur histoire.

Le cadastre permet également de récolter les noms de lieux-dits d'implantation des bâtiments qui sont ensuite reportés sur la fiche descriptive (N.B : des différences sont à noter avec les noms de lieux-dits figurant sur la carte IGN).

L'étape finale est celle du traitement des données.

Un rapport est rédigé pour chaque commune. Il se compose d'une fiche par élément recensé, d'une synthèse et de cartes des principales unités architecturales que l'on retrouve sur chaque commune. Il est accompagné des références documentaires d'où sont issus les commentaires d'ordre historique (nous prenons uniquement en compte les sources vérifiables), d'une chronologie et d'un glossaire visant à faciliter la compréhension des fiches.

Il est important de noter que les datations (lorsqu'elles sont possibles) ne fournissent que des indications sur la période (le plus souvent sur le siècle) au vu des caractéristiques de l'élément ainsi que de l'analyse et de la comparaison des différents cadastres et plans. Nous appliquons ici un principe de prudence.



Vue sur la commune depuis le hameau du Guillot avec, en toile de fond, la Grande Sure, front du massif de Chartreuse

## Territoire et paysage<sup>1</sup>

La commune de Saint-Etienne-de-Crossey est située dans le Pays Voironnais, sur le revers occidental du chaînon jurassien du Ratz, à l'ouest du massif subalpin de Chartreuse, à environ 5 kilomètres au nord-est de Voiron – l'une des trois villes portes du Parc de Chartreuse. Elle s'étage entre 370 et 883 mètres d'altitude.

De petite superficie (1284 hectares), cette localité est limitrophe des communes de Saint-Aupre (nord-est), de Saint-Joseph-de-Rivière (est), de Saint-Julien-de-Raz (sud-est), de Coublevie (sud-ouest), de Voiron et de Saint-Nicolas-de-Macherin (ouest ; communes hors Parc de Chartreuse).

Le village est installé au cœur d'une dépression à fond plat (terrasse alluviale), favorable à l'agriculture et enserrée par les collines molassiques de Vouise et de Tolvon à l'ouest, et des Bernades au nord. Si ces coteaux sont aujourd'hui boisés, la vigne y était autrefois cultivée (Tolvon).

Le territoire de Saint-Etienne-de-Crossey est arrosé par quelques cours d'eau, dont la Petite Morge et la Morge, alimentées par des zones humides. Les eaux de ces ruisseaux ont été utilisées à l'époque contemporaine – voire antérieurement – comme énergie hydraulique pour le fonctionnement d'artifices (moulin, battoir, taillanderie, scierie...).

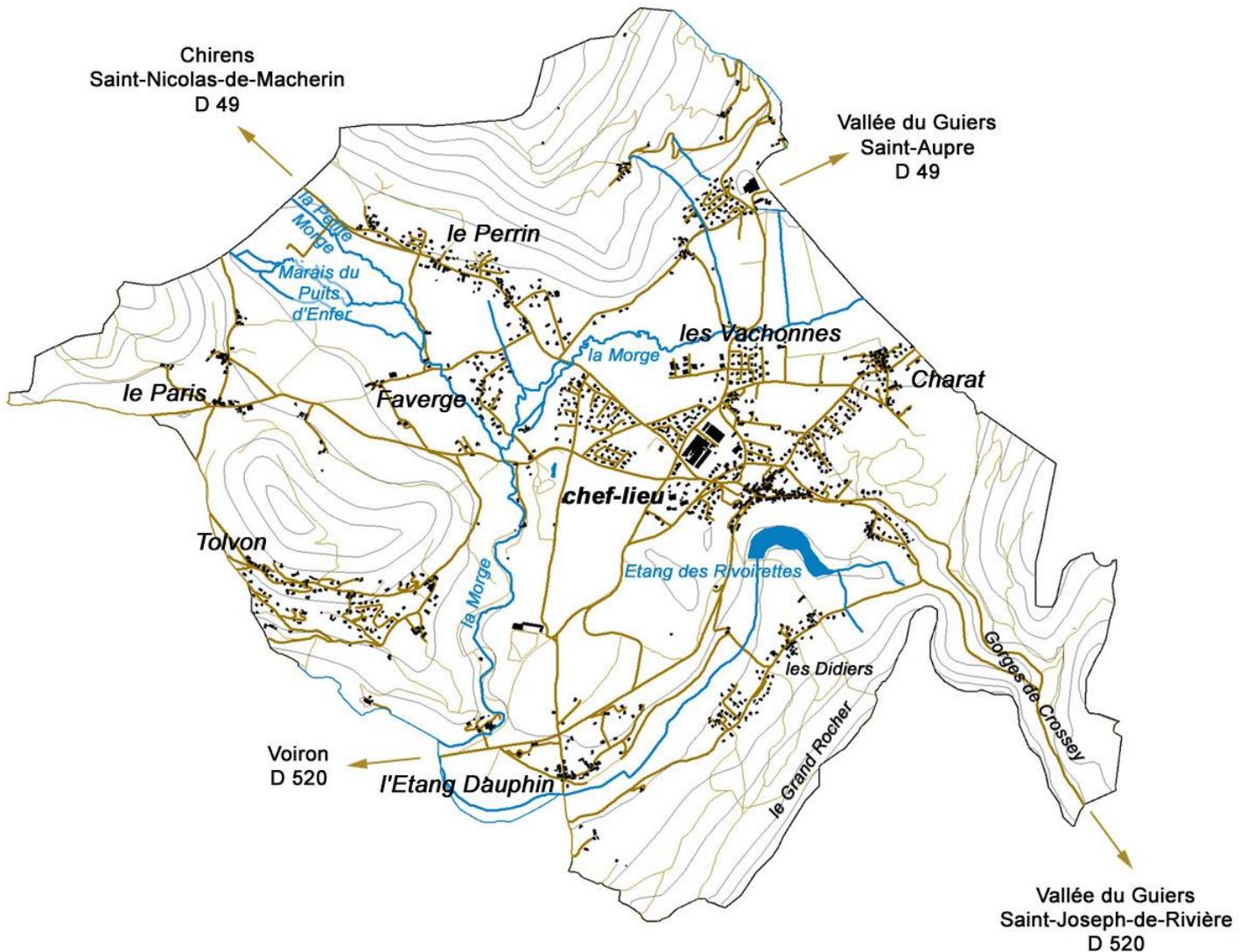
Plusieurs sites naturels remarquables, figurant à l'inventaire des Zones Naturelles d'Intérêt Ecologique, Faunistique et Floristiques (ZNIEFF), occupent le territoire de la commune (voir *infra*).

### *L'implantation bâtie*

L'homme s'est principalement fixé sur la terrasse alluviale, entaillée au sud-est par la vallée morte de l'Etang Dauphin et à l'ouest par la rivière de la Morge, et sur le bas du versant sud de la colline de Tolvon.

Le chef-lieu est établi le long d'une voie de communication principale, la route départementale 520, tandis que les hameaux sont desservis par un réseau d'axes secondaires. Le réseau viarie était déjà existant au 19<sup>ème</sup> s., à quelques modifications et créations près.

<sup>1</sup> Pour avoir de plus amples informations sur la géologie de cette commune, consulter le site internet : [http://www.geol-alp.com/avant\\_pays/lieux\\_bas\\_dauph/crossey.html](http://www.geol-alp.com/avant_pays/lieux_bas_dauph/crossey.html)



Carte schématique de la commune : relief, hydrographie, réseau viare, groupements d'habitat

### Les gorges de Crossey<sup>2</sup>

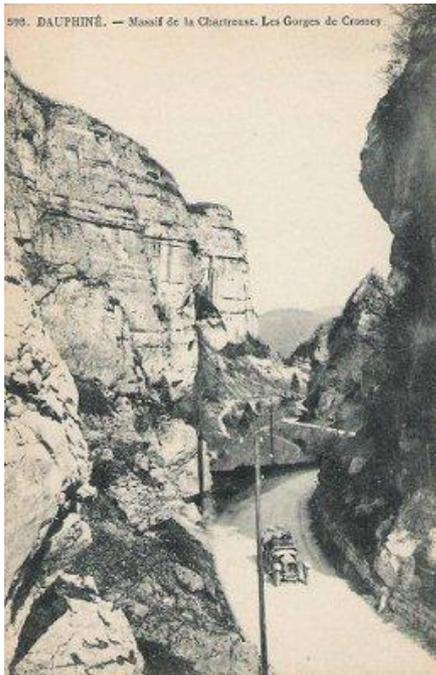
Traversées par la route départementale 520, reliant Saint-Etienne-de-Crossey à Saint-Joseph-de-Rivière, les gorges de Crossey forment un défilé enserré entre des falaises de calcaires urgoniens et séparé du cœur de massif par la plaine de Saint-Laurent-du-Pont. Situé au sud-est du bourg et long de 2 kilomètres, ce défilé constitue une véritable cluse recoupant presque orthogonalement l'anticlinal du Ratz. Ce sont aujourd'hui des gorges fossiles, ou gorges sèches, ayant pu être creusées avant ou lors des glaciations<sup>3</sup>.

A la fin du 19<sup>ème</sup> s., les gorges étaient traversées par la ligne de chemin de fer du VSB (Voiron-Saint-Béron), constituant alors l'un des attraits touristiques du trajet. Plusieurs carrières de calcaire y étaient également exploitées. Au milieu du 20<sup>ème</sup> s., le site a servi de décharge, puis dans les années 1980, des activités sportives y ont été développées (randonnée, escalade, spéléologie et trial).

<sup>2</sup> Pour de plus amples informations géologiques, consulter le site : [http://www.geol-alp.com/avant\\_pays/lieux\\_bas\\_dauph/crossey\\_gorge.html](http://www.geol-alp.com/avant_pays/lieux_bas_dauph/crossey_gorge.html)

<sup>3</sup> Si le passage des glaciers par ce défilé est certain, aucun indice géologique ne permet d'affirmer, selon Michel Delamette /

PNRC, que son creusement est glaciaire, cette vallée ayant pu être ébauchée avant les glaciations.



Vue ancienne des gorges de Crossey

La richesse biologique des gorges de Crossey est aujourd'hui reconnue – site figurant à l'inventaire des Zones Naturelles d'Intérêt Ecologique, Faunistique et Floristique (type I)<sup>4</sup> et inscrit au plan de Parc.

#### *L'étang des Rivoirettes et le marais de l'Etang Dauphin<sup>5</sup>*

L'étang des Rivoirettes et le marais de l'Etang Dauphin, qui le prolonge, sont installés dans une dépression à l'ouest du chaînon du Grand Ratz, au sud du village. Remarquons le front bâti que forme le chef-lieu en surplomb de l'étang.



Etang des Rivoirettes dominé par le bourg

<sup>4</sup> ZNIEFF n°38403502 – <http://www.rhone-alpes.ecologie.gouv.fr/include/patnat/znief2g/38000124.pdf>

<sup>5</sup> AVENIR, *Notice de préconisation de gestion. Tourbière de l'Etang Dauphin et Etang de Crossey (commune de Saint-Etienne-de-Crossey)*, rapport, avril 2003. GILIOTTI 2003. GUITER 2003.

Le marais, traversé dans sa longueur par la Petite Morge, est une tourbière alcaline, type de tourbière qui se développe sur des sols riches en calcaire. Elle est alimentée en partie par des sources situées dans le secteur ouest du marais.

Un étang artificiel, représenté sur la carte de Cassini du 18<sup>ème</sup> s., occupait autrefois le marais. D'après G. Fauchon<sup>6</sup>, il aurait été créé au Moyen Age à des fins piscicoles et il aurait été en grande partie asséché vers 1785 par Horace de Barral pour une mise en culture. Une étude palynologique, réalisée en 2003 par F. Guitter à la demande du Parc naturel régional de Chartreuse, a, en effet, révélé la présence de pollens de céréales et de chanvre. Le rouissage du chanvre a pu être pratiqué sur cette zone. Selon un document de 1780, une prairie située à la sortie des Eaux de l'Etang, albergée à Jacques Denantes, était occupée par une blanchisserie de toiles.

Le site de l'Etang Dauphin constitue aujourd'hui l'une des dix zones humides majeures du Parc de Chartreuse, accueillant de nombreuses espèces végétales protégées, malheureusement menacées par la fermeture du milieu. Celle-ci résulte de l'abandon de pratiques anciennes, notamment celle de la fauche. Ce site, inscrit au plan de Parc, est inventorié en ZNIEFF<sup>7</sup> de type I.

#### *Le marais du Puits d'Enfer<sup>8</sup>*

Situé au nord-ouest du bourg, le marais du Puits d'Enfer se développe le long des méandres du ruisseau de la Petite Morge. Prairies et tourbières le composent.

La biodiversité animale et végétale fait l'intérêt de ce site, aujourd'hui reconnu, mais néanmoins menacé par la fermeture du milieu. Signalons la présence de l'écrevisse à pattes blanches, réintroduite à la fin des années 1980, alors qu'elle avait complètement disparu du Pays Voironnais.

Citons également le marais de la Pierre et celui de Saint-Aupre<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 193-194.

<sup>7</sup> ZNIEFF n°38580000 – <http://www.rhone-alpes.ecologie.gouv.fr/include/patnat/znief2g/38000026.pdf>

<sup>8</sup> AVENIR, *Notice de préconisation de gestion. Marais du Puits d'Enfer (commune de Saint-Etienne-de-Crossey)*, rapport, avril 2003. ZNIEFF de type I, n°38000087 – <http://www.donnees.rhone-alpes.developpement-durable.gouv.fr/include/patnat/znief2g/38000087.pdf>

<sup>9</sup> ZNIEFF de type I, n°38000119 – <http://www.donnees.rhone-alpes.developpement-durable.gouv.fr/include/patnat/znief2g/38000119.pdf> ; ZNIEFF de type I, n°38000088 – <http://www.donnees.rhone-alpes.developpement-durable.gouv.fr/include/patnat/znief2g/38000088.pdf>

# Histoire et évolution de la commune

## Etymologie<sup>10</sup>

Le nom de la commune est issu du vocable de la paroisse, Saint-Etienne. L'un des sept premiers diacres institués par les apôtres, saint Etienne est également l'un des premiers martyrs, mort lapidé. Au 5<sup>ème</sup> s., Grégoire de la Tours rapporte que le culte de saint Etienne est très répandu à cette époque.

Quant au terme de *crossey*, ce serait une altération du celtique *crouco*, signifiant monticule, tertre. Dans les textes médiévaux, plusieurs termes ont été relevés : *crocheis*, *crosseios*, *croseid*, *crocevo*, *crosseve*, *crosoys*, *croseus*, *croceux*...

## Mandement<sup>11</sup>

Au Moyen Age, le secteur actuel du Voironnais était une zone frontalière entre le Dauphiné et la Savoie. Les possessions des dauphins et des comtes de Savoie étaient totalement imbriquées et faisaient l'objet de convoitises respectives, générant de nombreux conflits. Afin de mieux contrôler cette frontière mouvante, des édifices fortifiés – châteaux et maisons-fortes – furent édifiés. C'est le cas du château de Tolvon, qui appartenait au comte de Savoie.

A cette époque, le territoire de l'actuelle commune de Saint-Etienne-de-Crossey correspondait aux territoires de deux paroisses, Saint-Etienne-de-Crossey et Tolvon, qui furent rattachées au comté de Sermorens, composé de vingt-deux châtellenies.

Au cours de la seconde moitié du 12<sup>ème</sup> s./début du 13<sup>ème</sup> s. et jusqu'en 1355<sup>12</sup>, le mandement de Tolvon, ainsi que celui de Voiron, faisaient partie du domaine des comtes de Savoie, administré par un châtelain. En 1274, Philippe de Savoie accorda aux habitants du mandement de Tolvon des franchises. A une date inconnue (13<sup>ème</sup> s. ?), ces deux mandements furent regroupés pour n'en former qu'un seul, celui de Voiron. Ce dernier comprenait les paroisses de la Buisse, Coublevie, Saint-Aupre, Saint-Etienne-de-

Crossey, Saint-Jean-de-Moirans (en partie), Saint-Julien-de-Raz (en partie), Saint-Nicolas-de-Macherin (en partie), Sermorens, Tolvon et le bourg de Voiron.

En 1355, Voiron fut placée sous l'autorité du dauphin. Son mandement resta inchangé.

## Paroisses

Comme il l'a été dit précédemment, l'actuelle commune de Saint-Etienne-de-Crossey regroupe deux anciennes paroisses, celles de Saint-Etienne-de-Crossey et de Tolvon.

L'église paroissiale de Tolvon est mentionnée *Ecclesia de Burgo Tulvonis* dans le cartulaire de Grenoble, le pouillé de 1100. Rattachée au comté de Sermorens, celui-ci fut partagé en 1107 par le pape Pascal II entre deux diocèses, suite à des revendications de l'archevêque de Vienne, Guy de Bourgogne, à la fin du 11<sup>ème</sup> s. : onze châtellenies furent alors attribuées au diocèse de Grenoble, dont celle de Tolvon, et les onze autres au diocèse de Vienne.

L'église paroissiale de Saint-Etienne-de-Crossey, mentionnée *Ecclesia Sancti Stephani* au 12<sup>ème</sup> s., apparaît comme *capellanus Sancti Stéphanii de Croceis* dans le compte de décimes de 1275<sup>13</sup>.

## Commune<sup>14</sup>

A la Révolution, lors de la création des communes, les paroisses de Saint-Etienne-de-Crossey et de Tolvon furent réunies pour ne former qu'une seule commune, qui prit le nom de Saint-Etienne-de-Crossey, intégrée au canton de Voiron.

En 1794, la commune de Saint-Nicolas-de-Macherin fut rattachée à celle de Saint-Etienne-de-Crossey par arrêté du représentant du peuple du 6 décembre. Elle en fut détachée par arrêté du 9 brumaire de l'an X (1801).

## Voies de communication

Selon certains écrits, une voie romaine secondaire, reliant Voiron à *Augusta* (Aoste), passerait par Tolvon<sup>15</sup>.

En 1819, le réseau viarie était déjà en place : la quasi totalité des chemins est aujourd'hui conservée, certains correspondant à de

<sup>10</sup> PLANK 2006, pp. 189-190.

<sup>11</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 66. MOYNE sd, p. 218, 236, 238.

<sup>12</sup> Signature du traité de Paris par le roi de France et le comte de Savoie, fixant la frontière au Guiers. Le Voironnais devient alors français.

<sup>13</sup> CALMETTE, CLOUZOT 1940, p. 368, 383.

<sup>14</sup> BONNIN 1983, pp. 499-500. FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 68, 283.

<sup>15</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 77

simples chemins ruraux ou chemins d'exploitation. Le tracé de la route départementale 520 reprend en partie celui d'anciens chemins. L'urbanisation du 20<sup>ème</sup> s. de certains secteurs a nécessité la création de quelques portions de rues et de voies de desserte.

Devant le développement de l'économie et de l'industrie au 19<sup>ème</sup> s., et afin de faciliter les échanges et le transport, des lignes ferroviaires furent créées. La ligne Voiron / Saint-Béron traversait le territoire de Saint-Etienne-de-Crossey. Mise en service en décembre 1894 dans sa portion Voiron / Saint-Laurent-du-Pont, elle fut achevée en 1896 et abandonnée peu avant la Seconde Guerre mondiale. Cette ligne passait à la Croix-Bayard, franchissait les gorges de Crossey grâce à un tunnel avant de rejoindre Saint-Béron *via* Saint-Joseph-de-Rivière et Saint-Laurent-du-Pont (voir *infra*, § Gare VSB).

### Données démographiques<sup>16</sup>

En 1790, à la création de la commune de Saint-Etienne-de-Crossey, on dénombrait 1099 habitants, contre 900 en 1810 – la commune de Saint-Nicolas-de-Macherin ayant été distraite en 1801.

A partir de 1810, la population a continué d'augmenter jusque dans les années 1850 (1710 habitants en 1851), puis elle a baissé. Ce lent déclin a perduré jusque dans les années 1960 (747 en 1962). A noter toutefois une chute brusque et importante de la population entre 1911 (1056 habitants) et 1921 (891 habitants), qui est à rattacher à la Première Guerre mondiale.

Au cours du 20<sup>ème</sup> s., la population est en constante progression (2664 en 2009). Cette explosion démographique est liée au phénomène d'urbanisation<sup>17</sup> – Grenoble et Chambéry ne se situant qu'à une trentaine de kilomètres et Voiron à 5 – et au développement de l'activité industrielle (implantation de l'usine Rossignol, entreprise de BTP Menon...).

<sup>16</sup> BONNIN 1983, pp. 593-594, 597.

<sup>17</sup> Le phénomène s'est généralisé à partir de 1975, début de l'exode urbain, qui a succédé sur l'ensemble du territoire national à l'exode rural. Le retour des citadins en milieu rural est animé par un désir de vivre à la campagne, la mobilité étant plus facile (motorisation).

## Organisation du bâti

### Evolution du bâti

L'observation de la carte de Cassini du 18<sup>ème</sup> s.<sup>18</sup> et du cadastre napoléonien de 1819 permet de constater une relative pérennité des lieux d'implantation et de leur nom : l'habitat est groupé sous forme de hameau de petite taille. Trois artifices installés sur la Morge et un autre à l'Etang Dauphin sont représentés sur la carte de Cassini.

#### *Le bâti au 19<sup>ème</sup> s.*

En 1819, la plupart des hameaux actuels étaient formés et portaient le même nom. Ces groupements se sont tous développés le long d'une voie ou à un carrefour. Seul le Seyx est aujourd'hui accessible par une voie de desserte.

Signalons la présence rare de granges-étables implantées à l'écart de tout groupement, au nord de la commune, au-dessus du Seyx, aujourd'hui conservées et utilisées.

#### *Le bâti au 20<sup>ème</sup> s.*

Gagnée par l'urbanisation, apparue dans les années 1975, la commune de Saint-Etienne-de-Crossey voit son paysage évoluer. Les maisons individuelles et les lotissements, qui se sont multipliés, étoffent les hameaux et les relie au bourg – hameaux du Charat, des Vachonnes ou encore des Reynauds. Seuls quelques groupements ont été épargnés par cette densification, notamment ceux installés sur les hauteurs de Saint-Etienne-de-Crossey : le Guillot, le Paris, le Bouillat, le Seyx... Autres marqueurs du paysage, les zones industrielles des dernières décennies installées en plaine.

Jusqu'alors menée sans réflexion paysagère et sans organisation spatiale, l'urbanisation de Saint-Etienne-de-Crossey n'a été réellement réglementée qu'à partir de 1993, lors de la révision du POS. La surface constructible a alors été réduite.

### Village

Le chef-lieu, défini par un centre religieux et administratif, s'est développé à la croisée de plusieurs voies de communication, qui ont conditionné le développement de la trame

<sup>18</sup> Dressée par les géodésistes Cassini de Thury et son fils Jacques-Dominique entre 1760-1789. Pour plus d'informations historiques, consulter le site : <http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/index.htm>



Extrait de la carte de Cassini – ©EhessCassini

urbaine. En effet, à l'exception de quelques demeures enserrées dans leurs murs de clôture, l'habitat a une relation forte à la route, directe, facilitant ainsi les accès et les échanges. L'habitat, mitoyen, forme des fronts de rue interrompus par des passages ou des espaces privatifs ; à l'arrière de la parcelle, prend généralement place une cour ou un jardin. Le long de la rue du Tram, un ensemble de parcelles est encore occupé par des jardins-potagers.



Jardins-potagers – Saint-Etienne

Les maisons s'élèvent sur plusieurs niveaux : rez-de-chaussée, un ou deux étages et un comble pouvant être à surcroît. En cas de mitoyenneté, les bâtiments sont généralement couverts d'un toit à deux pans, la ligne de faîtage étant parallèle à la voie.

Contrairement à de nombreux bourgs ruraux, l'activité commerciale est maintenue (boulangerie, boucherie, pharmacie, bureau de tabac, café-restaurant...). On remarque néanmoins quelques devantures ou baies de boutique du 19<sup>ème</sup> s. / début du 20<sup>ème</sup> s. témoignant d'un commerce aujourd'hui disparu.

### Hameaux

Les hameaux ont adopté deux formes de développement : linéaire au Perrin, à Tolvon ou encore à l'Etang-Dauphin ; concentré à la Burletière, la Couchonnière, les Didiers, le Seyx, Gatelière, le Charat... La densification de la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> s. a malheureusement perturbé le tissu traditionnel de la plupart des groupements de la commune.

En règle générale, les maisons traditionnelles disposent d'un espace privatif de type cour et/ou jardin. Certaines sont mitoyennes, formant des alignements, comme on peut l'observer au Charat, à la Vigne, au Picard, à Tavernière ou encore à la Couchonnière.



Maisons mitoyennes – la Vigne

### Habitat dispersé

Au 19<sup>ème</sup> s., la dispersion de l'habitat était anecdotique, induite par la spécificité de l'activité exercée ou le type de bâti. Nécessitant la proximité immédiate d'une rivière, certains artifices ont été installés à l'écart des groupements (taillanderie, moulins...), leur situation étant inchangée de nos jours. Les maisons seigneuriales, médiévales ou modernes, étaient à l'origine isolées dans la campagne, au centre d'un domaine foncier important. Celles transformées en exploitation agricole à l'époque contemporaine – et encore en activité de nos jours – ont su conserver leur isolement.

## Le patrimoine de Saint-Etienne-de-Crossey

### Archéologie

Plusieurs indices de site ont été révélés sur le territoire de la commune au cours du 20<sup>ème</sup> s. Ils concernent principalement les périodes gallo-romaine et médiévale.

#### *Grotte de Crossey*<sup>19</sup>

Egalement appelée « grotte de Mandrin », cette cavité, située dans les gorges de Crossey, a été fréquentée à la Protohistoire et la période gallo-romaine. Du mobilier attribuable à ces périodes a été découvert en 1938 par F. Fauveau et P. Jourdan<sup>20</sup>.

#### *Indices de sites gallo-romains*

Des prospections pédestres, menées par JP. Moyne dans les secteurs du Crest et du Plan, ont mis en évidence plusieurs sites potentiels. *Tegulae* (tuiles à crochets caractéristiques de la période gallo-romaine), *imbrice* et tessons de céramique affleurent à la surface des sols. Ces indices révèlent généralement un habitat. L'hypothèse d'un habitat, voire d'une *villa* gallo-romaine (centre domanial agricole), n'est pas à exclure.

#### *Cimetière médiéval*

En 1974, lors de travaux réalisés devant l'église paroissiale du bourg, au niveau de la route, des sépultures en pleine terre ont été mises au jour. Elles ont pu être datées grâce à la présence d'une cruche, appelée « pégau »<sup>21</sup>, attribuable aux 12<sup>ème</sup> s.-13<sup>ème</sup> s.

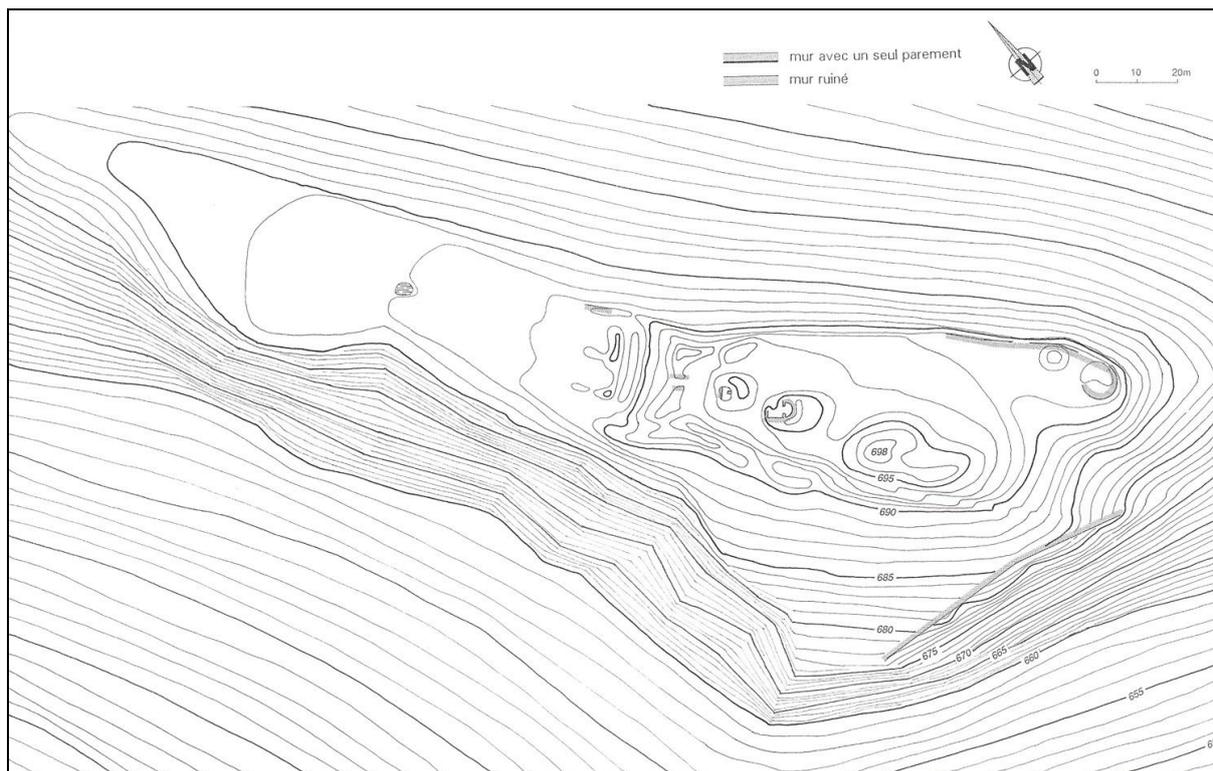
Quelle que soit la nature de ces découvertes, elles attestent une occupation humaine dès la période gallo-romaine sur le territoire de Saint-Etienne-de-Crossey, alors rattaché à l'Allobrogie<sup>22</sup>. Les secteurs du Crest et du Plan sont d'une grande sensibilité archéologique, ainsi que les alentours de l'église paroissiale,

<sup>19</sup> BOCQUET 1969, p. 318, 324, fig. 89, n°9-15. FAUVEAU 1938. FAUCHON 1968, p. 94. PELLETIER, DORY, MEYER MICHEL 1994, p. 164, notice 359.

<sup>20</sup> Mobilier découvert réexaminé par A. Bocquet. Protohistoire : céramique, 3 bracelets du second Age du Fer et ossements de faune ; gallo-romain : céramique commune, meule, statuette en bronze d'Eros, pièces de monnaie – dont 2 sesterces de Caracalla et Julia Mamaea.

<sup>21</sup> Cruche globuleuse à fond bombé, au col faiblement marqué, à bec pincé opposé à une courte et large anse rubannée issue de la lèvre – elle est conservée par Georges Robert-Michon. COLARDELLE 1983, p. 265, pl. 313. Coll. 1982, n°1, p. 44, notice 217.

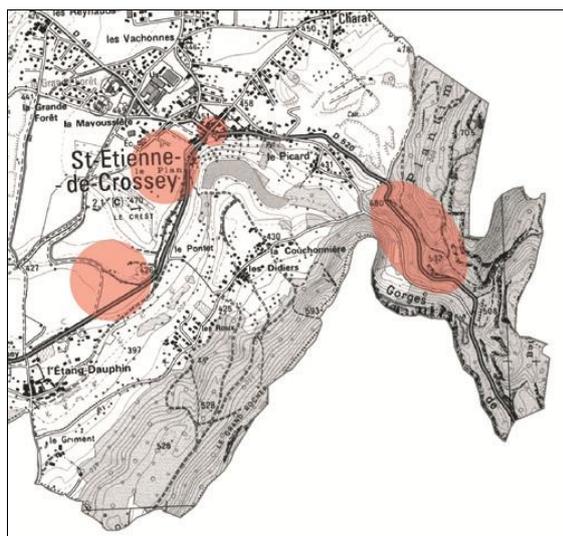
<sup>22</sup> Territoire du peuple allobroge (de la Gaule) dépendant de la colonie Viennoise.



Topographie du château de Tolvon – relevé P-Y Carron 1993 / Service du Patrimoine Culturel – CG 38

qui était entourée, jusqu'à la fin des années 1820, du cimetière, et le site du château de Tolvon (voir *infra*, § Château fort de Tolvon).

En cas de travaux entamant le sous-sol, une surveillance archéologique serait souhaitable afin de mieux connaître le passé de Saint-Etienne-de-Crossey et son occupation.



Zones sensibles archéologiquement

### Château fort de Tolvon<sup>23</sup>

Le château de Tolvon, aujourd'hui ruiné, était particulièrement important au Moyen Age. Il compte parmi les sept fortifications mentionnées en Dauphiné avant l'an mil. Edifié aux confins du Dauphiné et de la Savoie, en terre savoyarde, sur un promontoire, ce château permettait de contrôler la vallée reliant Chirens, Saint-Etienne-de-Crossey et Coublevie, ainsi que l'accès nord des gorges de la Morge – le sud étant surveillé par le château de Voiron.

Thibaud, archevêque de Vienne entre 957 et 1001, était originaire du château de Tolvon. Les sites fortifiés de cette époque correspondent à des mottes castrales, c'est-à-dire des châteaux de bois et de terre édifiés sur des promontoires naturels ou artificiels. Ces édifices sont remplacés au cours du 12<sup>ème</sup> s./13<sup>ème</sup> s. par des châteaux de pierre.

Le château de Tolvon, démantelé en 1653<sup>24</sup> suite aux ordonnances de M. de Simiane, gouverneur de la province, était doté d'une chapelle (voir *infra*, § Chapelle castrale),

<sup>23</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 181-182. MOYNE sd, pp. 227-228. MOYNE 2008, pp. 41-42.

<sup>24</sup> Selon les sources, la date de 1633 est également avancée.

mentionnée dans le pouillé de 1100 *Capella de Tulvonnia*. Dans le pouillé de 1491 (ou 1497 ?), elle apparaît sous le nom de « chapelle de Saint-Denis »<sup>25</sup>. Des fouilles clandestines réalisées en 1980 ont mis au jour des vestiges de la chapelle, qui comportait une nef unique de petites dimensions à abside semi-circulaire.



Vue sur la colline de Tolvon depuis Coublevie – hameau du Camet

### Bourg médiéval de Tolvon

La présence du château de Tolvon semble être à l'origine de la création d'un bourg à ses pieds. Au 12<sup>ème</sup> s., il était déjà doté d'une église paroissiale, mentionnée *Ecclesia de Burgo Tulvonis* dans le pouillé de 1100.

Cet ancien bourg médiéval s'étage dans la pente, orientée au sud-ouest. Son histoire et son organisation nous échappent. Aucun vestige de la période médiévale n'a été repéré lors de cette étude dans le hameau de Tolvon. Les bourgs qui se développaient au pied des châteaux étaient généralement ceints de fortifications... A l'est du hameau, la toponymie a conservé le lieu-dit « la Tour », qui pourrait évoquer l'existence d'une tour d'enceinte.

### Motte castrale ?

Le toponyme « le Chatelet » pourrait indiquer l'existence d'une motte castrale. Issu du vieux français *chastel*, ce terme désigne généralement un petit château à vocation défensive. La topographie du site – dans les gorges du Crossey – semble corroborer cette hypothèse.

### Maisons seigneuriales

Plusieurs maisons, présentant des vestiges attribuables à l'époque moderne, ont

appartenu à des seigneurs. Leur statut social est affirmé dans l'architecture de l'édifice, notamment à travers la tour, qui a une valeur symbolique héritée du Moyen Age, et le traitement des ouvertures. Malheureusement, l'histoire de ces édifices est rarement connue. Ils sont devenus pour la plupart, au cours du 19<sup>ème</sup> s., voire antérieurement, le centre d'exploitations agricoles.

En dépit d'importants remaniements, la conservation de ces édifices à travers les siècles est exceptionnelle, ainsi que leur nombre. A ce titre, ils méritent une attention particulière et une valorisation.

### « Maison forte de Montagnieux-la-Roche »<sup>26</sup>

Située sur la paroisse de Saint-Etienne-de-Crossey, la maison forte de Montagnieux-la-Roche a été édifée par les comtes de Savoie, afin de surveiller le versant nord de la vallée.

Attestée par des textes médiévaux, cette maison est mentionnée dans un acte d'hommage de 1356<sup>27</sup>. Tenue par la famille Garcin de la Roche, de noblesse ancienne, elle est aujourd'hui disparue et sa localisation inconnue.

### Maison forte – Mont Revel et Charconne<sup>28</sup>

Aujourd'hui en ruine, cette ancienne maison forte, appelée localement « Château de Charconne », est édifée au nord du hameau du Biot, sur une pente. Certaines élévations sont néanmoins conservées sur plusieurs mètres de hauteur et leur observation a permis de constater plusieurs phases de construction.

Selon Georges Fauchon, cette maison appartenait au 15<sup>ème</sup> s. à la famille noble du Mas. Il existerait une mention qui qualifierait Amieu du Mas de « *potens vir miles dominus domus fortis de Charconne parrochia sancti Stephani de Croceis* »<sup>29</sup>. L'emploi de *domus fortis* nous renseigne sur le statut juridique de l'édifice.

La phase de construction la plus ancienne, antérieure au 15<sup>ème</sup> s./16<sup>ème</sup> s., correspond à un bâtiment de plan rectangulaire, relativement massé et aux murs épais, doté d'éléments défensifs. Il s'ouvrait à l'étage par deux archères<sup>30</sup> chanfreinées en pierre de taille (molasse ; murs ouest et nord). Une autre ouverture, vraisemblablement du même type,

<sup>26</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 189-190. MOYNE sd, pp. 228-229.

<sup>27</sup> ADI 2 Mi 959, f°18 – Inventaire Marcellier.

<sup>28</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 188-189.

<sup>29</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 188 – source malheureusement non citée.

<sup>30</sup> Ces ouvertures comportent un important ébrasement intérieur et un appui taluté appareillés en tuf.

<sup>25</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 182.

ménagée dans le mur est, a été partiellement détruite par le percement d'une croisée du 17<sup>ème</sup> s.



Archère non datée – Mont-Revel et Charconne



Croisées du 17<sup>ème</sup> s. – Mont-Revel et Charconne

A partir du 15<sup>ème</sup> s./16<sup>ème</sup> s., la maison forte devient plus résidentielle que défensive. Dans la maison de Charconne, un escalier en vis a été mis en place au 15<sup>ème</sup> s./16<sup>ème</sup> s., logé dans une tourelle hors-œuvre de plan irrégulier. Cette tourelle, dont la façade a été particulièrement soignée, s'ouvre par une large porte d'entrée en pierre de taille, couverte d'un linteau en accolade. Elle est surmontée de deux ouvertures, dont une croisée. Quant à l'escalier, il ne subsiste que la partie inférieure du noyau central ; des traces de marches sont visibles dans les maçonneries. Au 17<sup>ème</sup> s.,

des croisées sont percées en façade principale.

« *Château de la Roche* » – la Roche<sup>31</sup>

Au lieu-dit « la Roche », on peut voir une ancienne maison seigneuriale, appelée « Château de la Roche », en fort mauvais état et faisant l'objet d'une réhabilitation. Des ouvertures de très belle qualité, ainsi que des installations domestiques, ont été préservées malgré plusieurs phases de construction et de réaménagement. Selon le Dr Tête et Georges Fauchon, cet édifice, élevé en terrain plat, aurait été ceint d'un fossé en eau.



Façade principale de la maison seigneuriale de la Roche

La partie la plus ancienne, qui date de la fin du 15<sup>ème</sup> s./16<sup>ème</sup> s., conserve en façade principale deux ouvertures éclairant l'étage – partiellement murées – à la modénature remarquable. La croisée présente un encadrement orné d'un double cavet avec un bel appui saillant, tandis que la fenêtre à traverse, élargie après, comporte un encadrement à baguette et base prismatique. Une seconde fenêtre à traverse, percée en rez-de-chaussée (a posteriori ?), possède un encadrement doté d'un large chanfrein à base sophistiquée.

<sup>31</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 189-190.



Fenêtre à traverse élargie à baguettes et base prismatique – la Roche

A l'intérieur, un potager en molasse est installé dans l'embrasure de la fenêtre à traverse précédente. Les pièces de l'étage sont couvertes de plafonds à la française (à caisson), caractéristiques du 17<sup>ème</sup> s. Précisons que ces plafonds recouvrent les ouvertures supérieures de la croisée, ce qui signifie donc que les niveaux de plancher primitifs ont été abaissés au 17<sup>ème</sup> s. Le même constat a été fait au niveau du comble, où les vestiges d'un large arc segmentaire sont recoupés par le niveau de plancher du 17<sup>ème</sup> s.

Mentionnons la présence d'un pigeonnier, privilège de la noblesse jusqu'à la Révolution, installé de l'autre côté de la voie et aujourd'hui intégré à une bâtisse.

« *Maison forte des Vachonnes* » – les Vachonnes<sup>32</sup>

Ancienne propriété de la famille noble Vachon, originaire de Virieu, cet édifice a conservé de beaux éléments architecturaux du 15<sup>ème</sup> s./16<sup>ème</sup> s., malgré des remaniements tardifs des façades. Selon JP. Moyne, cette maison forte compterait parmi les exemples représentatifs d'une noblesse nouvelle émergeant au 15<sup>ème</sup> s. en Dauphiné. Les maisons de ces bourgeois anoblis, dépourvues des fonctions du château, en particulier du droit de ban et de justice, se distinguaient par la présence d'une tour, affirmant symboliquement leur statut social.



Maison forte des Vachonnes

Deux tourelles de plan circulaire et hors-œuvre flanquent la bâtisse, l'une d'elles abritant un très bel escalier en vis en pierre de taille éclairé par une fenêtre à traverse. Plusieurs éléments défensifs sont aujourd'hui préservés, notamment une bretèche (partiellement) et des meurtrières. Selon la tradition orale, un fossé en eau, aujourd'hui comblé, aurait protégé l'édifice construit sur un terrain plat. La seconde tour accueille deux niveaux de pièces couvertes par une coupole en pierre.



Escalier en vis – les Vachonnes

Signalons également la présence d'une pièce, couverte d'une voûte en berceau, qualifiée, selon la tradition orale, de « chapelle ».

*Maison seigneuriale – Saint-Etienne*<sup>33</sup>

Située dans le bourg, cette imposante demeure ayant appartenu au 17<sup>ème</sup> s. à une famille noble grenobloise, Flauvant (médecins, avocats, magistrats...), conserve des vestiges

<sup>32</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 190-192. MOYNE sd, p. 229.

<sup>33</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 192-193. GALIANO 2006, p. 80.

intéressants de l'époque moderne – en dépit des remaniements contemporains.



Porte d'entrée du 17<sup>ème</sup> s. – Saint-Etienne

L'analyse stylistique des éléments architecturaux révèle différentes phases de construction. La façade sud est percée d'une fenêtre à traverse moulurée (double cavet), en pierre de taille, de la fin du 15<sup>ème</sup> s./16<sup>ème</sup> s. Au 17<sup>ème</sup> s., la distribution est réorganisée : une très belle porte d'entrée à encadrement mouluré ouvre sur un long couloir voûté menant à une tour de plan carré, autrefois hors-oeuvre, éclairée par une travée de croisées à encadrement plat (partiellement murées) ; cette tour abrite un très bel escalier rampe-sur-rampe à deux volées en pierre de taille, qui dessert le corps de logis, très modifié au cours des 18<sup>ème</sup> s. et 19<sup>ème</sup> s. (création de percements, surélévation de la toiture...).

Soulignons également la recherche esthétique apportée au traitement de la façade principale (sur cour) : les fenêtres des étages prennent appui sur un cordon filant en pierre, qui souligne les niveaux et marque ainsi l'horizontalité de l'édifice. Les maçonneries du corps de bâtiment principal reçoivent un enduit peint (chaînes harpées).

Outre le corps de logis, des dépendances complètent cet ensemble. Remarquons leur qualité architecturale, notamment la forme des ouvertures (arcades en anse de panier en pierre de taille) et le soin apporté à la construction : le soubassement est, en effet, entièrement bâti en pierre de taille.

#### *Maison seigneuriale – le Vivier*<sup>34</sup>

Cette ancienne maison seigneuriale, qui a subi de nombreux remaniements, a été édifiée au Vivier, à l'écart de tout groupement, sur le flanc d'un coteau en pente douce. Un escalier en vis et quelques ouvertures anciennes du 15<sup>ème</sup> s./16<sup>ème</sup> s. témoignent du statut social du propriétaire de l'époque.



Maison seigneuriale du Vivier

Un soin particulier a été apporté à la construction de la tour d'escalier, située dans l'angle sud du bâtiment et adoptant un plan octogonal demi-hors-oeuvre. Elle s'ouvre au sud-est par une travée de fenêtres à traverse en pierre de taille moulurée (chanfrein amorti en congé), qui surmontent la porte d'entrée ; celle-ci présente des piédroits chanfreinés et un linteau en accolade orné d'un blason (à une bande portant trois têtes de léopard). L'escalier en vis, en pierre de taille, dessert le corps de logis par des portes superposées à encadrement chanfreiné. Signalons que des peintures murales, de qualité et d'inspiration Renaissance, ornent les murs intérieurs de la tourelle (décor de fausse architecture, d'animaux et de végétaux) ; elles pourraient être contemporaines de la tourelle.

Outre ces éléments, une très belle croisée à encadrement chanfreiné, percée au nord-est à l'étage, est conservée, ainsi qu'un jour vertical chanfreiné en tuf, ménagé dans le mur nord-ouest.

#### *Maison seigneuriale – Tavernière*<sup>35</sup>

Bâtie au sud-est du château de Tolvon et à l'écart du hameau, cette ancienne maison seigneuriale est aujourd'hui intégrée à un ensemble comprenant plusieurs corps de bâtiments. Elle se distingue par ses caractéristiques architecturales et leur qualité,

<sup>34</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 189. MENARD-CLAVIER sd.

<sup>35</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 187.

révélant la noblesse du propriétaire de l'époque.



Maison seigneuriale – Tavernière

Malgré de lourdes transformations, notamment dans les années 1960, la maison conserve des vestiges de cette époque prestigieuse, l'époque moderne<sup>36</sup>. Deux tourelles demi-hors-œuvre – circulaire – flanquent cet édifice de plan massé, l'une d'elles abritant un très bel escalier en vis en molasse ; on y accède par une porte en pierre de taille à encadrement chanfreiné couverte d'un linteau en accolade ; les portes desservant les niveaux sont aussi chanfreinées. On peut également voir une travée composée d'une fenêtre à meneau et d'une croisée à encadrement plat du 17<sup>ème</sup> s. A l'intérieur, des plafonds à la française, caractéristiques du 17<sup>ème</sup> s. et aujourd'hui abaissés, couvraient deux niveaux ; une cheminée monumentale, malheureusement détruite, prenait place dans une pièce du rez-de-chaussée.



Escalier en vis – Tavernière

<sup>36</sup> Le seul vestige médiéval conservé pourrait être celui d'une archère chanfreinée en pierre de taille.

Outre le corps de logis, deux corps de dépendances complètent cet ensemble, ainsi qu'un ancien pigeonnier en mauvais état. Les dépendances abritent des caves, destinées au stockage du vin ; l'une d'elles, voûtée en berceau (moellons enduits), s'ouvre par une porte chanfreinée, couverte d'un arc segmentaire, desservie par un escalier droit.



Pigeonnier – Tavernière

#### *Demeure – l'Etang Dauphin*

Une autre ancienne maison de notable, édifée au hameau de l'Etang Dauphin, se distingue par son élégante couverture. Elle est, en effet, coiffée d'un très beau toit à quatre pans à très forte pente, couvert de tuile écaille. Selon un témoignage oral, cette maison présenterait des plafonds à la française, caractéristiques du 17<sup>ème</sup> s. Selon toutes vraisemblances, cette bâtisse a été intégrée a posteriori à un corps de bâtiment adoptant un plan en L, qui présente, néanmoins, une porte du 17<sup>ème</sup> s. ou 18<sup>ème</sup> s. Celle-ci est couverte par un arc en plein cintre reposant sur des impostes.



Ancienne maison de notable – L'Etang Dauphin

Un second corps de bâtiments, construit en plusieurs phases, accueille des dépendances associées à des modestes logis. Il conserve une fenêtre à meneau à encadrement plat, ainsi que des ouvertures du 18<sup>ème</sup> s. (linteaux délardés en arc segmentaire).

### Maisons bourgeoises et demeures contemporaines

La commune compte quelques beaux ensembles architecturaux appartenant à la bourgeoisie industrielle ou terrienne. Ces demeures, édifiées dans des groupements ou à proximité, sont au centre d'une immense propriété comprenant des dépendances et des terres.

#### « Le Château » – Etang Dauphin<sup>37</sup>

Edifiée à l'écart du hameau de l'Etang Dauphin, cette belle et imposante demeure de la fin du 18<sup>ème</sup> s. est au centre d'une importante propriété, ayant appartenu à Joseph Tivollier, toilier. Vendue à la famille Dumanoir en 1837, elle est dotée dans les années 1850 de dépendances.

Les façades ordonnancées du corps de logis ont été traitées avec soin. Remarquons la délicate baguette en pierre de taille qui couronne les élévations et qui est surmontée d'une corniche. Les ouvertures, toutes couvertes d'un linteau délardé en arc segmentaire, adoptent un type en vigueur au 18<sup>ème</sup> s. Elles se répartissent en travées régulières, certaines étant couronnées par des lucarnes. A l'intérieur, les différents niveaux sont desservis par un très bel escalier en pierre de taille à volées droites. Des cheminées au manteau décoré, ainsi qu'une pierre d'évier, sont également conservées.



« Le Château » – l'Etang Dauphin

Le corps de dépendances, aujourd'hui réhabilité avec respect, abritait autrefois les « écuries du Château » avec la sellerie et le logement du gardien, le comble accueillant des chambres de bonne. Sa construction est particulièrement soignée, la composition équilibrée : un cordon régissant sur l'ensemble des façades souligne l'horizontalité de l'édifice. L'alternance d'assises de briques et de surfaces enduites de couleur ocre-jaune sur les élévations, reprenant celle de la pierre utilisée en chaînes d'angle (grès), où l'alternance est inversée, offrent un jeu de polychromie intéressant ; on le retrouve au niveau des encadrements des ouvertures, qui sont couvertes d'un arc segmentaire.



Détail de la façade et des ouvertures des dépendances – l'Etang Dauphin

Remarquons également l'utilisation de poutres métalliques datées des années 1850 d'après leur forme, ainsi que la qualité de l'appui des fenêtres – appui saillant en forme de tore (profil demi-circulaire) supporté par deux modillons.

#### Demeure – Saint-Etienne

Installée au cœur du bourg, cette imposante maison, de plan massé, serait une ancienne propriété de la famille Vagnon, cédée à la famille Garron, puis Fagot-Revurat. Sa construction pourrait remonter à la fin du 18<sup>ème</sup> s./début du 19<sup>ème</sup> s.<sup>38</sup>. Remarquons son très beau toit brisé à quatre pans, présentant une série de lucarnes à croupe débordante.

<sup>37</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 195-196.

<sup>38</sup> La surface de cette maison est déjà bâtie en 1819 (cadastre napoléonien), son emprise au sol étant peu différente.



Demeure – Saint-Etienne

Autrefois close, on accédait à la propriété par un très beau portail – aujourd’hui conservé à l’exception des battants et de la couverture – constitué d’une arcade segmentaire clavée en pierre de taille, dotée d’un écusson muet, reposant sur de hauts piédroits à sommier mouluré ; il ouvre sur une cour, où est préservé un puits. La cour était à l’origine fermée à l’ouest par des dépendances agricoles (partiellement détruites), de plan en U. Un atelier de maréchal-ferrant, en activité jusque dans les années 1950, y était installé. L’ensemble comprenait également un pigeonnier en fort mauvais état.



Pigeonnier – Saint-Etienne

#### Maison – les Côtes de Saint-Etienne

Mentionnons également une maison aux allures de petit manoir, construite à la fin du 19<sup>ème</sup> s. / début du 20<sup>ème</sup> s. dans le bourg. Elle est agrémentée d’une tourelle de plan circulaire, coiffée d’un toit conique couronné d’un épi faîtière (zinc), réinterprétant ici la tour médiévale, affirmation du pouvoir et du statut social du seigneur.



« Manoir » – les Côtes de Saint-Etienne

### Patrimoine religieux

Le patrimoine religieux de Saint-Etienne-de-Crossey date, pour un bon nombre de ses éléments, de l’époque contemporaine, notamment du 19<sup>ème</sup> s., à l’exception de l’ancienne église de Tolvon, dont certains vestiges datent de l’époque moderne, voire médiévale.

Outre les églises paroissiales et leur cimetière, quelques croix, témoins de pratiques religieuses populaires, sont érigées dans les hameaux.

#### Eglises paroissiales

Le regroupement des communautés de Tolvon et de Saint-Etienne en 1790 en une commune est à l’origine du déclassement de l’église paroissiale de Tolvon en une simple succursale. Jusqu’à cette date, le territoire actuel de Saint-Etienne-de-Crossey comptait deux églises paroissiales, qui relevaient de l’archiprêtré du Viennois, puis de Voiron – diocèse de Grenoble.

- Eglise Notre-Dame à Tolvon<sup>39</sup>

L’église paroissiale de Tolvon, placée sous le vocable de Notre-Dame, est mentionnée *Ecclesia de Burgo Tulvonis* dans le cartulaire de Grenoble, le pouillé de 1100. Au 14<sup>ème</sup> s., elle apparaîtrait sous le nom de *Tortone*.

<sup>39</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 182-185.



Façade ouest de l'ancienne église paroissiale de Tolvon

Abandonnée en 1888 au profit d'une nouvelle église, construite plusieurs mètres en contrebas (voir *infra*), l'ancienne église de Tolvon conserve quelques vestiges de l'époque moderne, voire médiévale, en dépit de nombreux remaniements postérieurs (voûtement intérieur, percements...). Le beau portail en arc brisé mouluré (tore), ménagé en façade ouest, pourrait dater de la fin du Moyen Age. Cette façade conserve également les vestiges du clocher primitif (maçonneries de tuf).



Détail du portail – Eglise de Tolvon

- Eglise Saint-Etienne au bourg<sup>40</sup>  
Mentionnée *Ecclesia Sancti Stephani* au 12<sup>ème</sup> s., l'église paroissiale de Saint-Etienne est désignée *capellanus Sancti Stéphanii de Croceis* dans le compte de décimes de 1275<sup>41</sup>.

Jugé trop petit et délabré, un nouvel édifice est bâti dans les années 1840 sur le même

<sup>40</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, pp. 201-202.

<sup>41</sup> CALMETTE, CLOUZOT 1940, p. 368, 383.

emplacement. Cette reconstruction s'inscrit dans un mouvement touchant l'ensemble du département isérois, afin de répondre au renouveau catholique que connaît le 19<sup>ème</sup> siècle. Les églises adoptent généralement un style néogothique ou néoroman, plus rarement néoclassique, comme c'est ici le cas. La composition de la façade rappelle, en effet, celle des temples antiques et classiques avec ses chaînes d'angle et son bandeau en pierre de taille, évoquant pilastres et entablement, supportant un fronton triangulaire. Le portail reprend le même registre architectural (porte en plein cintre inscrite dans une travée toscane).

Cette église adopte un plan en croix latine à transept saillant, nef unique et chevet hémisphérique. Le couvrement intérieur est formé de voûtes d'arêtes au niveau de la nef et du chœur, de voûtes en berceau au niveau des bras du transept, d'une coupole à la croisée du transept et cul-de-four pour l'abside. Les retombées des voûtes se font sur des pilastres à chapiteau toscan.



Eglise néoclassique « Saint-Etienne »

*Eglise du 19<sup>ème</sup> s. – Tolvon*<sup>42</sup>

Comme il l'a été dit précédemment, une nouvelle église est édifée à Tolvon s'inscrivant dans un mouvement de reconstruction du 19<sup>ème</sup> s. Dédiée à saint Denis, elle arbore un style néogothique. Ouvertures en arc brisé, contreforts contrebutant le couvrement intérieur en voûtes d'ogives ont été ici adoptés. Le choix du plan a très certainement été déterminé par la topographie des lieux et le nombre de fidèles. L'édifice a donc été bâti sur un plan simple, en croix latine et transept saillant, à nef unique et chevet pentagonal.

<sup>42</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 184.



Eglise du 19<sup>ème</sup> s. – Les Gros

### *Cimetière paroissiaux*

Jusqu'au milieu du 19<sup>ème</sup> s., les églises paroissiales sont entourées de leur cimetière. Suite au décret du 12 juin 1804, les nécropoles des agglomérations urbaines doivent être transférées loin des habitations pour des raisons de salubrité publique. Ce n'est qu'en 1843 qu'une Ordonnance royale, en date du 6 décembre, applique cette translation *extra-muros* à toutes les communes, y compris les villages.

A Saint-Etienne-de-Crossey, la commune n'attend pas cette réglementation pour transférer le cimetière paroissial de Saint-Etienne, qui, dès 1827, est installé sur un terrain situé en périphérie du bourg. Sa situation autour de l'église, qui ne permettait pas son extension, est à l'origine de ce transfert précoce. En revanche, celui de Tolvon demeure au pied de l'ancienne église paroissiale.

Malheureusement méconnu et menacé, ce patrimoine funéraire est le reflet de la société et l'affirmation du statut social des individus qui la compose. Il témoigne aussi des pratiques funéraires, culturelles et artistiques. Signalons qu'un certain nombre d'anciennes concessions, présentant des stèles intéressantes, sont aujourd'hui en instance de reprise.

### *Chapelle castrale*

Le château de Tolvon était pourvu d'une chapelle, comme l'étaient les châteaux médiévaux et bon nombre de maisons-fortes. Mentionnée *Capella de Tulvonnia* dans le cartulaire de saint Hugues du début du 12<sup>ème</sup> s., elle apparaît sous le nom de « chapelle de Saint-Denis » dans le pouillé de 1491 (ou 1497 ?)<sup>43</sup>.

Des fouilles clandestines, réalisées en 1980, ont malheureusement mis au jour les vestiges de la chapelle, fragilisant ainsi les maçonneries et détruisant des couches archéologiques. Elle comportait une nef unique de petites dimensions, prolongée d'une abside semi-circulaire<sup>44</sup>.

### *« Maladière de Crossey »*

Selon des documents latins du 14<sup>ème</sup> s. et du 15<sup>ème</sup> s. (parchemins et papiers), conservés aux Archives Départementales de l'Isère<sup>45</sup>, la paroisse de Saint-Etienne-de-Crossey était dotée d'une léproserie dite « de Crossey ». Vraisemblablement fondée par les comtes de Savoie, elle fut unie en 1315 à la chartreuse de Currière (Saint-Laurent-du-Pont) par le comte Amédée V de Savoie<sup>46</sup>. Une visite pastorale de 1493 précise que la chapelle Sainte-Madeleine, appartenant à la Grande Chartreuse, était située près de la maladrerie, à laquelle les chartreux donnaient du blé, du vin et de l'argent. Dans la seconde moitié du 17<sup>ème</sup> s., les pères Augustins de Voiron étaient recteurs de la chapelle, les chartreux possédant toujours la maladrerie. En 1673, les bâtiments de la maladrerie furent démolis<sup>47</sup>.

Bâties à l'écart, les maladreries étaient destinées au Moyen Age à l'accueil des lépreux, confinés à l'isolement. Le seul site connu à ce jour se situe aujourd'hui sur la commune de Saint-Aupre, à la limite avec Saint-Etienne-de-Crossey. Seule une petite chapelle, consacrée à sainte Madeleine et non datable, perpétue le souvenir de cette maladrerie. S'agit-il d'un seul et même site, les contours des deux paroisses ayant été modifiés au cours des siècles ?

<sup>43</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 182.

<sup>44</sup> MOYNE sd, p. 228.

<sup>45</sup> Lettres du comte Amédée VI de Savoie, du Conseil du comte Edouard et du Conseil du Parlement Général de Savoie – ADI 4 H 74. Coll. 1982, p. 40.

<sup>46</sup> ADI 4 H 74. RD 19107, t. 4, p. 195 ; 23439, t. 4, p. 767. REVILLOUT 1861, pp. 502-512.

<sup>47</sup> BARRAL, BOUZON-DURAND 1988, pp. 83-85 – ADI 4 G 270 et 271.



**Chapelle Sainte-Madeleine – Saint-Aupre**

### Croix

Quelques croix de chemin (8) sont conservées sur la commune, érigées à la fin du 19<sup>ème</sup> s. et au cours du 20<sup>ème</sup> s.<sup>48</sup> lors de fêtes religieuses en bordure d'un chemin ou à une intersection de voies. Deux croix monumentales ont également été élevées sur des sites dominants – collines du Crest (Christ en croix en fonte moulée) et de Tolvon (croix en ciment remplaçant en 1956 celle en bois).

Les matériaux utilisés sont variés : fer forgé, fonte moulée, pierre de taille calcaire et bois. Le choix du matériau détermine la simplicité ou la complexité de la composition de la croix et de son décor. Si le fer forgé permet des formes simples et rectilignes, la fonte moulée, en revanche, autorise des décors plus élaborés et un registre ornemental plus diversifié. La croix érigée au Grand Champ en est un bel exemple. De style néogothique, sa base est ornée d'un sablier ailé, symbolisant la fuite du temps, un décor de rose prenant place au centre des traverses, sur lequel est appliqué un Christ en croix. Une autre croix utilisant la fonte moulée, élevée à la Pierre, présente un décor d'un registre différent, composé de végétaux – rose et lys.

La plupart de ces croix sont fichées sur un haut piédestal en pierre de taille pouvant porter une inscription. La dédicace rappelle les circonstances de l'érection de la croix (mission, jubilé) ou témoigne de la dévotion des fidèles (« *Ad majorem dei gloriam* », « *O crux ave spes unica* », « Reconnaissance »...).

Il est important de préserver ces témoins de croyances religieuses populaires, généralement maintenues jusqu'au milieu du 20<sup>ème</sup> s. et aujourd'hui disparues. A Saint-Etienne-de-Crossey, les rogations ont donné

lieu à des processions jusque dans les années 1945 ou 1960 – selon les témoignages oraux.



**Croix en fer forgé – la Rafinière**



**Croix de style néogothique – le Grand Champ**



**Croix au décor végétal – la Pierre**

<sup>48</sup> Huit chronogrammes ont été relevés : « 1882 », « 1886 » (2), « 1897 », « 1901 », « 1910 », « 1945 » et « 1955 ».

## Patrimoine public

Les édifices publics de Saint-Etienne-de-Crossey datent du 19<sup>ème</sup> s. et du début du 20<sup>ème</sup> s. Ils représentent le trinôme fréquemment rencontré dans les autres communes du Parc, à savoir mairie-école, écoles, monument aux morts. A cela s'ajoutent les fontaines publiques, le poids public, la gare et les ouvrages d'art.

### Mairie-école

L'ancienne mairie-école, qui accueille aujourd'hui la mairie et la bibliothèque municipale, est un imposant édifice aux façades ordonnancées, construit en plusieurs phases. Le bâtiment le plus ancien, réalisé par l'architecte grenoblois Louis-Eugène-Marie Péronnet (1807-1877)<sup>49</sup>, date de la fin des années 1840. Agrandi au début du 20<sup>ème</sup> s.<sup>50</sup>, le corps central abritant la mairie a été reconstruit à la fin du 20<sup>ème</sup> s. Dans les années 1980, l'école a été transférée dans des bâtiments plus adaptés.

Cet édifice abritait autrefois quatre salles de classe en rez-de-chaussée, installées dans deux ailes distinctes (écoles filles / garçons), disposées de part et d'autre du corps principal dédié à la mairie ; les étages étaient réservés aux logements des instituteurs. L'ancienne mairie ne comportait alors qu'un seul niveau et s'ouvrait en façade principale par deux grandes baies disposées de part et d'autre d'un avant-corps à travée unique couronnée d'un fronton triangulaire<sup>51</sup>.

### Ecoles

Outre la mairie-école, la commune comptait également deux écoles libres, l'une située dans le bourg, l'autre à Tolvon<sup>52</sup>. Les frères de la Sainte Famille tenaient une école de garçons, installée dans l'ancienne chapelle de la maison Barnier<sup>53</sup>. En 1890, des sœurs dispensaient l'enseignement aux filles à Tolvon. Cette école, dont l'architecture s'apparente à l'architecture domestique, a été maintenue jusque dans les années 1965 ou 1980 – selon les témoignages oraux récoltés durant cette étude.

Une école de garçons a également été ouverte à Tolvon en 1928, succédant au café Gros-Calignon fermé en 1925 ; l'enseignement y a été dispensé jusque dans les années 1990. Cette école n'abritait qu'une seule salle de classe, située au rez-de-chaussée, l'étage étant réservé au logement de l'instituteur. Le modeste bâtiment présente un enduit particulièrement soigné, le distinguant des autres : les chaînes sont traitées comme des pilastres, couronnés d'un pseudo-chapiteau et surmontés par un bandeau filant placé sous la rive de toit, rehaussé d'un liseré.



Ecole de garçons – Tolvon

### Monument aux morts

Elevé à proximité de la mairie dans un enclos, le monument rendant hommage aux soldats morts à la Première Guerre mondiale répond au modèle de l'obélisque, très répandu sur le territoire du Parc naturel régional de Chartreuse. Installé sur un degré en pierre de taille, l'obélisque est ici couronné d'un pyramidion.

La formule « ST-ETIENNE DE CROSSEY / A SES / GLORIEUX HEROS / DE LA / GRANDE GUERRE », gravée sur deux plaques placées sur les faces antérieure et postérieure de la base de l'obélisque, rend hommage aux disparus. L'obélisque porte des plaques, sur lesquelles est gravée l'inscription « MORTS / POUR / LA FRANCE / 1914 [décor gravé d'une croix de guerre - symbole militaire] 1918 » suivie de la liste des défunts par année.

### Fontaines publiques

Sur l'ensemble des fontaines repérées lors de cette étude, les fontaines publiques sont rares (voir *infra*, Patrimoine rural § Fontaines).

Remarquons la fontaine du bourg, installée face à l'église sur une placette, qui est de très belle qualité. Son bassin circulaire est constitué de plusieurs dalles calcaires, à bord

<sup>49</sup> Architecte grenoblois et inspecteur des édifices diocésains en 1849, qui édifia plusieurs églises, dont les églises de Corenc et de Coublevie (détruite) situées sur le territoire du Parc naturel régional de Chartreuse – AVENIER 2004, pp. 76-80.

<sup>50</sup> Les différences stylistiques que présentent les ouvertures témoignent des phases de construction.

<sup>51</sup> Description réalisée à partir d'une photographie ancienne publiée dans l'ouvrage de : GALIANO 2006, p. 78.

<sup>52</sup> Section A2, parcelle 229.

<sup>53</sup> GALIANO 2006, p. 80.

convexe, agrafées latéralement ; en son centre, prend place un triomphe carré à composition élaborée : couronnement galbé mouluré, coiffé de la croix des chartreux. L'eau jaillit de deux dauphins à tête de poisson.



Fontaine du bourg – Saint-Etienne

#### *Poids public*

Témoin de la vie agricole et artisanale de la commune, le poids public a aujourd'hui disparu du paysage. Installé devant les marches de l'église du bourg, il a été enlevé dans les années 1970.

Il existait également une bascule privée appartenant au négociant en vin, installé dans le bâtiment qui accueille actuellement le bar-restaurant « Le Perroquet ».

#### *Bureau d'octroi ?*

Selon la tradition orale, l'édicule situé à l'entrée du bourg – et qui la marque visuellement – aurait été construit pour percevoir l'octroi – taxe sur les marchandises entrant en ville. A moins qu'il ne s'agisse que d'un simple édicule agricole, en lien avec la viticulture, par exemple, ou d'un « abri » de jardin...



Bureau d'octroi ? – les Côtes de Saint-Etienne

Ce petit bâtiment se distingue par son originalité, sa recherche esthétique. Bâti en moellons de ciment moulé, à décor de harpage au niveau des chaînes et des encadrements, il est coiffé d'un très beau toit en pavillon couvert de tuiles vernissées et décoré de losanges.

#### *Ouvrages d'art*

Afin de franchir le ruisseau de la Morge, quelques ouvrages d'art, en pierre et à arche unique segmentaire, ont été réalisés.

#### *Gare VSB*

La ligne ferroviaire reliant Voiron à Saint-Béron, aujourd'hui disparue, a été mise en service en décembre 1894 dans sa portion Voiron / Saint-Laurent-du-Pont ; elle a été achevée en 1896. Créée pour faciliter le transport des produits industriels (bois, ciment, fer, liqueur...) ou agricoles (fourrages) et pour le développement touristique, elle a été abandonnée peu avant la Seconde Guerre mondiale. Cette ligne passait à la Croix-Bayard, traversait le bourg de Saint-Etienne-de-Crossey, franchissait les gorges de Crossey grâce à un tunnel long de 400 mètres, puis rejoignait Saint-Béron via Saint-Joseph-de-Rivière et Saint-Laurent-du-Pont.



Train VSB traversant les gorges de Crossey

Le passage du train a engendré la construction d'équipements spécifiques, à savoir gare et gare de marchandises. Edifiée en périphérie nord-est du bourg, la gare de Saint-Etienne-de-Crossey, qui a abrité la poste jusqu'en

2001, adopte une architecture type : bâtiment de plan rectangulaire, coiffé d'un toit à deux pans, s'ouvrant en façades principales par trois travées d'ouvertures couvertes d'un arc segmentaire et signalé par une plaque inscrite du nom de la commune. De l'autre côté de la voie ferrée disparue, se trouvait l'ancienne gare de marchandises affectée aujourd'hui au bureau de poste<sup>54</sup>. La rue du Tram (bourg) conserve la mémoire de cette ligne.



Gare de Saint-Etienne-de-Crossey

### Artisanat – industrie – commerce

Les ressources naturelles, qu'offre l'environnement, ont été exploitées au cours des siècles : l'eau comme énergie hydraulique, la terre argileuse, le sable, la pierre...

Au 19<sup>ème</sup> s., l'économie de Saint-Etienne-de-Crossey reposait sur l'agriculture et l'industrie métallurgique. Quelques bâtiments servent aujourd'hui la trace de cette histoire socio-économique.

Les activités artisanales établies sur la commune étaient étroitement liées à l'agriculture : moulins, battoirs, scies à eau et pressoirs. L'implantation de ces artifices, qui fonctionnaient grâce à l'énergie hydraulique, a été favorisée par les ruisseaux de la Morge et de la Petite Morge.

Si certaines activités ont totalement disparu, la toponymie en conserve une trace : « Faverge » évoque un lieu où se trouvait une forge ou le ferrage des chevaux, « le Rafour » un four à chaux ou à briques, « le Taillis et le Battoir »...

*Artifices : moulins à farine, battoirs, scies à eau...*

Divers documents de différentes périodes (inventaire et cadastres) attestent l'existence de plusieurs moulins, traditionnellement à farine. Fonctionnant à l'énergie hydraulique, certains ont conservé des installations

<sup>54</sup> Section C2, parcelle 638.

mécaniques ou des ouvrages hydrauliques. Ils étaient parfois associés à des battoirs. Si l'usage de ces petits artifices n'est pas précisé par la matrice cadastrale de 1819, on peut supposer qu'il servait à battre le chanvre, sa culture étant répandue dans le Voironnais.

La plus ancienne mention de moulin, connue à ce jour, remonte au 14<sup>ème</sup> s. Le moulin dit « de l'Etang » est cité dans les comptes de châtellenie de 1356<sup>55</sup>. Sur la carte de Cassini et le cadastre napoléonien, un artifice y est également représenté.

L'inventaire des moulins à farine, réalisé par la Préfecture en 1809<sup>56</sup>, comptabilisait trois roues horizontales sur la commune de Saint-Etienne-de-Crossey. La provenance des meules n'est malheureusement pas précisée. Les moulins pouvaient produire jusqu'à 5 quintaux de farine par jour.

Plusieurs artifices sont figurés sur le cadastre napoléonien de 1819, situés pour la plupart sur la Petite Morge et la Morge. En voici le détail :

- Moulins – les Bruns et Perins<sup>57</sup>

Deux moulins<sup>58</sup>, situés au lieu-dit « les Bruns et Perins », étaient bâtis sur les rives du ruisseau de la Petite Morge, distants d'environ 130 mètres.



Moulins situés aux Bruns et Perins – cadastre napoléonien, section B

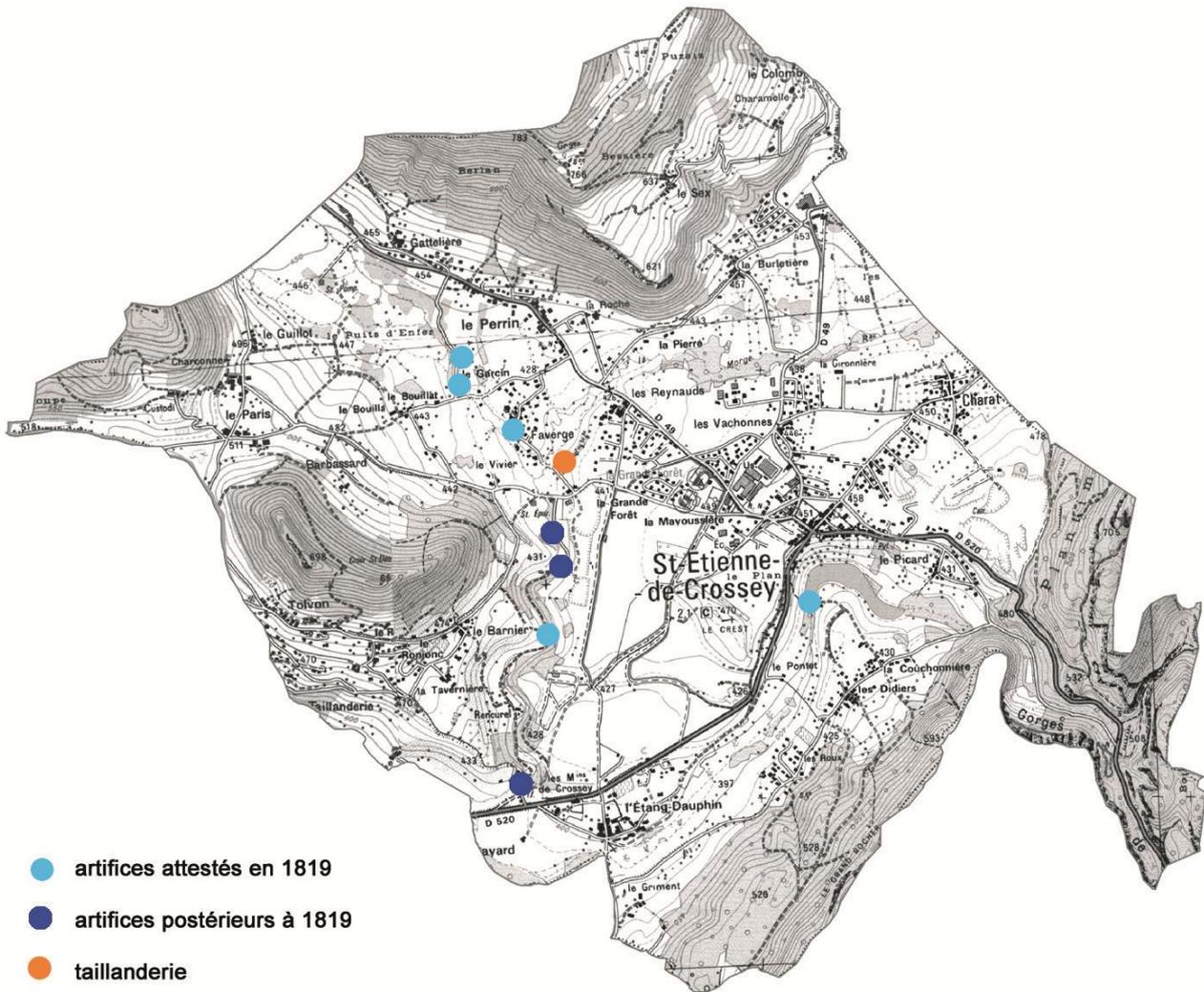
L'artifice amont était installé sur un canal, alimenté en eau grâce à une réserve ; les eaux étaient rejetées directement dans le ruisseau. Transformé en maison rurale, cet ancien moulin ne semble avoir conservé aucune installation.

<sup>55</sup> ADI 8 B 248 – MOYNE sd, p. 235.

<sup>56</sup> ADI 7S1/1, canton de Grenoble.

<sup>57</sup> SCHRAMBACH, A., alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M435 – Moulin propriété famille Pagliero (en 2004). Le Garcin / Les Bruns – Saint-Etienne-de-Crossey*, 28/10/2005, non publié.

<sup>58</sup> Cadastre napoléonien, section B, parcelles 255 et 249.



- artifices attestés en 1819
- artifices postérieurs à 1819
- taillanderie

Carte des artifices attestés au 19<sup>ème</sup> s. – extrait de la carte IGN



Moulin amont et sa serve aux Bruns et Perins – cadastre napoléonien, section B

Le bâti du second moulin conserve, quant à lui, l'ouverture en plein cintre permettant de faire passer l'eau sous le bâtiment (mur nord). Cette configuration permet d'en déduire que les installations étaient activées par une roue horizontale.

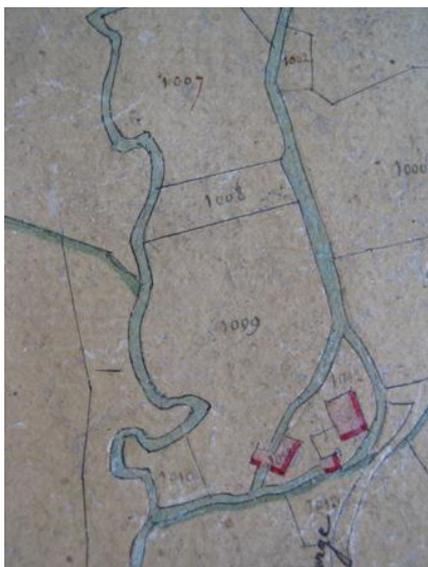
- Moulin et scie à eau – Faverge<sup>59</sup>

Cet ensemble, composé d'un moulin et d'une scie à eau<sup>60</sup>, était installé à Faverge sur une dérivation de la Petite Morge, qui se dédoublait en amont des constructions. Il appartenait au meunier Jh Chanelet. En 1872, le moulin était

<sup>59</sup> SCHRAMBACH, A, alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M440 – Moulin à farine Charrat. Faverge – Saint-Etienne-de-Crossey*, 13/04/2006, non publié.

<sup>60</sup> Cadastre napoléonien, section B, parcelles 1012 et 1011. Matrice cadastrale f°200 – ADI 2598 W 380.

partiellement détruit. La roue de la scie était encore visible en 1913.

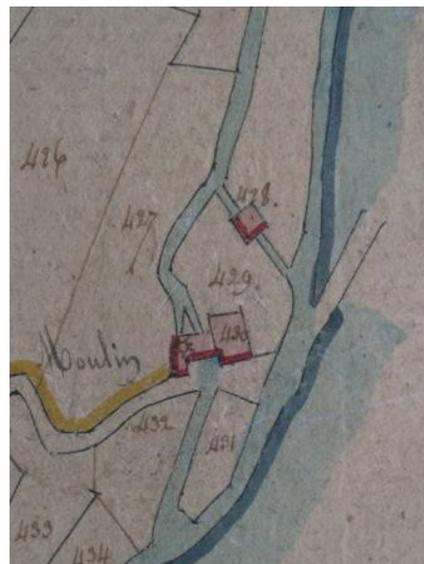


Scie et moulin à Faverge – cadastre napoléonien, section B

- Moulin et battoir à chanvre – Donchat<sup>61</sup>

Ces artifices, détruits par une crue en 1897, étaient implantés au lieu-dit « Donchat », sur la rive droite de la Morge. En 1819, cet ensemble, appartenant à la famille Allegret, se composait d'un battoir à chanvre et d'un moulin<sup>62</sup>, installés sur une dérivation de la Morge ; la prise d'eau se situait à environ 300 mètres en amont, au niveau du moulin Barnier, non bâti à cette époque. Le canal, qui suivait le tracé de la Morge à flanc de pente, parallèlement aux courbes de niveaux, est encore visible en certains endroits ; il aurait du être prolongé pour alimenter le « Moulin de Crossey », mais l'arrivée de la Première Guerre mondiale mit un terme à ce projet.

Dans les années 1870, le moulin ne fonctionnait plus<sup>63</sup> et un autre battoir (parcelle 432) fut construit au sud-ouest du moulin.



Moulin et battoir à chanvre à Donchat sur la rive droite de la Morge – cadastre napoléonien, section A

- Moulin – le Pontet<sup>64</sup>

Cet ancien moulin<sup>65</sup>, dont l'histoire est inconnue, se situait à l'extrémité sud-ouest de l'étang des Rivoirettes, autrefois appelé « l'Etang Dauphin ».

Le bâtiment était installé sur un canal où devait prendre place une roue horizontale, qui permettait d'entraîner les installations.



Artifice au Pontet – cadastre napoléonien, section E

Outre ces équipements attestés par le cadastre napoléonien, d'autres ont été créés ultérieurement sur la Morge. C'est le cas des Moulins de Crossey, qui sont les seuls à avoir maintenu leur activité, et de deux ensembles d'artifices situés en amont.

<sup>61</sup> SCHRAMBACH, A., alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M60 – Moulin Perby, moulins Garnier, moulins et battoir à chanvre Charat. Le Barnier / moulins de Ravunière - Saint-Etienne-de-Crossey*, 13/04/2006, non publié.

<sup>62</sup> Cadastre napoléonien, section A, parcelles 428 et 430.

<sup>63</sup> ADI 6 S 3/60 – plan de la vallée de la Morge antérieur à 1872.

<sup>64</sup> GILIOTTI 2003, p. 21.

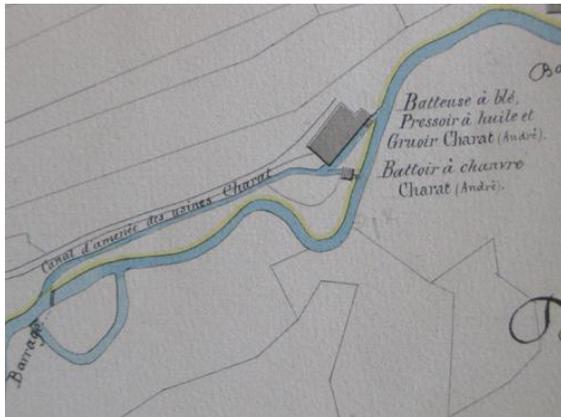
<sup>65</sup> Cadastre napoléonien, section E, parcelle 66. Moulin appartenant à François Tivollier de l'Etang Dauphin.

- Artifices Charat – Giraffenière<sup>66</sup>

En 1869, André Charat possédait un ensemble d'artifices, installés sur la rive gauche de la Morge, au sud de Faverge, qui se composait d'un battoir à chanvre autonome, d'une batteuse à blé, d'un pressoir à huile et d'un gruoir, regroupés dans un même bâtiment. En 1906, suite à un incendie, les artifices ont été transférés sur le site d'un battoir à blé, situé quelques dizaines de mètres en aval, appartenant au même propriétaire (voir *infra*).

Les vestiges du battoir à chanvre sont encore visibles, notamment la chambre d'eau, qui accueillait une roue horizontale et permettait de rejeter directement l'eau dans la rivière.

L'eau, dérivée au moyen d'un barrage au niveau du chemin du Paris, était acheminée par un canal de dérivation maçonné, aujourd'hui conservé, qui se prolongeait en aval, relayé ensuite par une conduite enterrée.



Artifices Charat – ADI 6 S 3 / 60



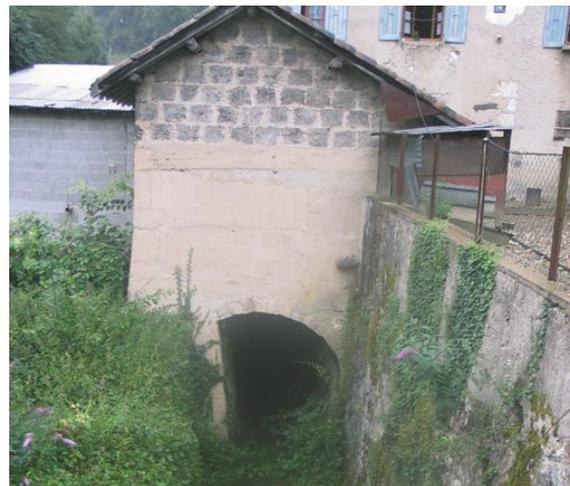
Canal de dérivation de la Morge alimentant les artifices Charat

<sup>66</sup> SCHRAMBACH, A, alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M55 – Moulin Charat André et moulin Joseph Barnier : batteuse à blé, pressoir à huile, gruoir, battoir à chanvre. Moulin Perrin, moulin Barnier, bâtiments Labourin, moulin Giroud, bâtiments Barnier. La Grande Forêt – Saint-Etienne-de-Crossey*, 09/11/2004, non publié.

- Battoir à blé Charat / Barnier – Lechaux<sup>67</sup>

Établi dès 1869 sur la rive gauche de la Morge, cet ancien battoir à blé appartenait également à André Charat (voir *supra*), qui l'a cédé à M<sup>elle</sup> Labourin, puis à la famille Barnier en 1924. Un gruoir, aujourd'hui conservé, qui servait à écraser les cerneaux de noix, a succédé au battoir. La roue horizontale qui actionnait les installations du battoir a été remplacée par une turbine, qui mettait en mouvement la pise du gruoir, ou meuleton, ainsi que la presse.

Ces installations, ainsi qu'un four à pain, sont aujourd'hui abritées par un petit bâtiment indépendant, couvert d'un toit à deux pans. D'après une photographie ancienne, seul le soubassement était maçonné, la partie accueillant le battoir était alors ouverte, simplement protégée par une charpente portée par des piliers (bois).

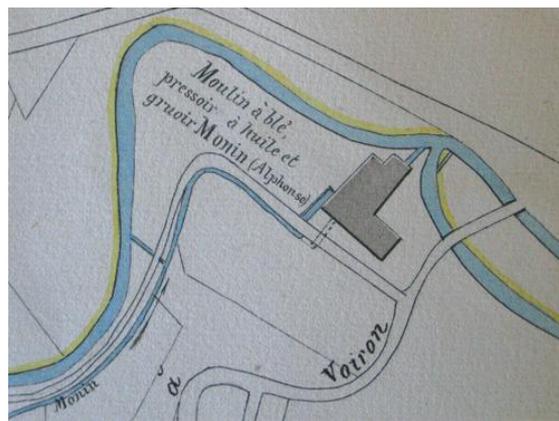


Ancien gruoir – Lechaux

<sup>67</sup> SCHRAMBACH, A., alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M57 – Moulin André Charat aval, moulin Perrin, moulin Barnier, centrale hydroélectrique Labourin, moulin Giroud aval, pierre à gruer Barnier. La Grande Forêt – Saint-Etienne-de-Crossey*, 11/02/2005, non publié.



Installations du gruoir conservées – Lechaux



Artifices Monin – ADI 6S 3/60

Un autre bâtiment, vraisemblablement construit après l'incendie de 1906, a abrité différentes installations, dont une batteuse à blé à usage familial. La salle des machines, qui renferme une turbine Francis, est installée en sous-sol et le mécanisme de transmission (courroies et axes) en rez-de-chaussée.

Soulignons l'intérêt de ce site, qui a conservé bon nombre de ses installations. Jusqu'à la fin des années 1950, on venait faire presser son huile de noix et les propriétaires produisaient leur électricité.

- Actuel « Moulin de Crossey »<sup>68</sup>

Cette minoterie, qui est en pleine activité, perpétue un artisanat attesté au 19<sup>ème</sup> s. Le site semble avoir été occupé de façon continue, les activités variant au cours du 19<sup>ème</sup> s. : scie à eau et pressoir à huile Monin (J.) en 1819 et démolis en 1856 ; moulin à blé, pressoir à huile et gruoir Monin (A.) dans les années 1870 ; scie dans les années 1890<sup>69</sup>... Un moulin a succédé à ces artifices, détenu jusqu'en 1924 par M<sup>elle</sup> Labourin, qui l'a vendu aux frères Blanc, dont les enfants ont repris la succession.

### Taillanderie – le Grand Rey<sup>70</sup>

En 1854, JB Martel a fondé une taillanderie – usine fabriquant des outils agricoles – sur le site d'un ancien moulin appartenant à Claude Charrat, démolé en 1846. Les ouvrages hydrauliques (barrage, serve, vanne...), alimentés par les eaux de la Morge et aujourd'hui conservés, ont été réutilisés. La taillanderie a été ensuite revendue à Pascal, qui développa la marque du même nom, rachetée plus tard par la taillanderie Bret établie à Charavines et à Coublevie. L'usine a cessé son activité dans les années 1926-1928. En 1952, les locaux abritaient un atelier de tissage (voir *infra*), puis un atelier de mécanique.

La taillanderie était composée de deux feux de forge, trois roues hydrauliques, un martinet, un soufflet et une meule<sup>71</sup>. Des deux feux de forge, il semble ne rester que les deux bouches de four<sup>72</sup>. Deux ouvriers étaient employés à l'année pour fabriquer des outils (truelles, hachettes, marteaux de couvreur, arrache-clous...).

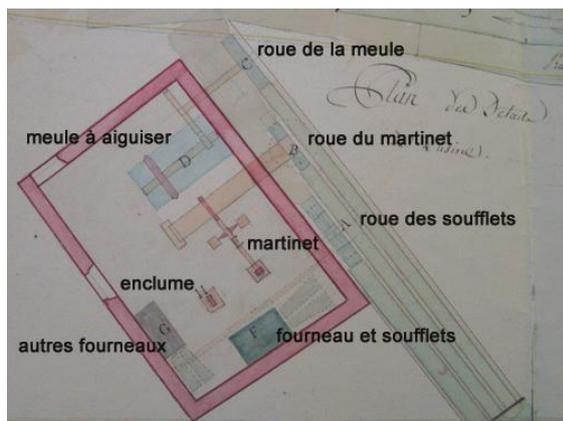
<sup>68</sup> SCHRAMBACH, A, alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M65 – Scierie Jean-Baptiste Monin (1837), moulin Alphonse Monin (moulin à farine, batteuse à blé, pressoir à huile) (1844), moulin Barnier (1878), moulin Blanc (1922), moulins de Crossey, moulins SCARM (1990), Grands Moulins de Paris – Saint-Etienne-de-Crossey*, 01/11/2005, non publié – archives de la famille Blanc.

<sup>69</sup> Figurée sur un plan dressé pour le projet de création de la ligne ferroviaire Vairon/Saint-Béron.

<sup>70</sup> ADI 7 S 2 / 120. LAZIER alii 1985. SCHRAMBACH, A., alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M50 – Moulin Magdeleine de Vachon, taillanderie Pascal (avant 1869), taillanderie Blanchet (après 1889-avant 1913), taillanderie Bret (1913), tissage Rey-Giraud-Dorme (1952). Saint-Etienne-de-Crossey*, 10/06/2004, non publié.

<sup>71</sup> Données issues de la « Publication relative à une demande en permission de construire une taillanderie à Saint-Etienne-de-Crossey, canton de Vairon, arrondissement de Grenoble, département de l'Isère », conservée aux Archives Départementales de l'Isère.

<sup>72</sup> Bouches segmentaires en briques, visibles dans le mur sud du bâtiment.



Plan de la taillanderie – ADI 7 S 2 / 120

#### Taillanderie Bret\*

A la fin du 16<sup>ème</sup> s., la famille Bret, d'origine autrichienne et établie à Charavines, ouvrit une forge pour répondre à des besoins locaux : production et réparation d'outils agricoles. Vers 1830, François Bret, associé à MM Mazaud et Ageron, se lança dans la fabrication d'outils tranchants (serpe, hache, couperet...).

Deux usines étaient alors en activité, comprenant 15 feux de forge, 6 fours à réchauffer, 1 marteau-pilon à air comprimé, 8 martinets à cames et 2 énormes cisailles. Un nouvel atelier de finissage fut annexé aux usines, équipé de meules ordinaires et de meules émeri. Pour la confection des articles tranchants, de l'acier fin, provenant de Saint-Etienne et de Bonpertuis, était employé.

Les usines Bret produisaient à cette époque plus de 120 000 kg de produits finis, expédiés en France, Algérie et Amérique du Sud.

\* MUZY 1897, p. 144.

#### Carrières

Une carrière de pierre dure blanche, utilisée notamment dans la construction d'édifices religieux, a été exploitée au 19<sup>ème</sup> s.<sup>73</sup>. Bien que sa localisation ne soit pas précisée, le calcaire ne peut provenir que de la montagne du Ratz, formée de calcaire urgonien (calcaire cristallin blanc).

Dans les gorges de Crossey, une carrière de tout-venant<sup>74</sup>, en cours de végétalisation, a cessé son activité dans les années 1990. Le site est aujourd'hui colonisé par le Grand Duc d'Europe.

<sup>73</sup> AVENIER 2004, vol. 2, p. 191.

<sup>74</sup> Exploitation d'éboulis.

Deux autres carrières sont encore en activité, Escolle et Budillon-Rabatel. Cette dernière, ouverte en 1957 par la Société Budillon-Rabatel<sup>75</sup>, se situe entre le bourg et le bois de Plantimey. Exploitant un ancien delta, elle s'est spécialisée dans la production de gravier et de sable (concassage / criblage). L'exploitation de cette carrière a modifié le paysage de la commune, arasant une terrasse alluviale d'une quarantaine de mètres de hauteur. Le site est en cours de réaménagement, sa fermeture étant programmée pour la fin de l'année 2012.



Vue aérienne de la carrière Budillon-Rabatel – IGN BD Ortho 2003

Dans l'Annuaire officiel de l'Isère de 1900<sup>76</sup>, une « scierie de pierres molles » est répertoriée. Par « pierres molles », faut-il entendre molasse ? Toujours est-il que, sur la commune, il existe des bancs de molasse sableuse – collines de Tolvon et des Bernades – ainsi que sur les communes alentour. Aucun document connu à ce jour ne permet d'affirmer qu'ils ont été exploités, tout au plus, peut-on en émettre l'hypothèse.

#### Moulin à kaolin<sup>77</sup> – le Fey

Un moulin destiné à broyer le kaolin, utilisé pour blanchir la pâte à papier, était en activité sur la commune, au lieu-dit « le Fey », de 1889 à 1922. Il aurait été équipé de meules dites « à la française » taillées dans du quartz filonien ; les meules devaient nécessairement être taillées dans une roche dure pour éviter une érosion trop rapide et pour broyer les nombreux cristaux de quartz contenus dans le kaolin. Signalons qu'à la même époque, un autre moulin à kaolin fonctionnait dans les gorges de Voiron. Dans la seconde moitié du

<sup>75</sup> Société fondée en 1910 par Noël Budillon-Rabatel.

<sup>76</sup> ADI PER 933 / 37, p. 80.

<sup>77</sup> Annaires officiels de l'Isère de 1900 et 1924 – ADI PER 933/37, ADI PER 933/56. ARDOUIN-DUMAZET 1911, p. 69. MUZY 1897, p. 111. SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Moulin à kaolin Martel. Moulin à verre Broye. Habitation Martel*, 2006, rapport non publié. SCHRAMBACH et alii 2010, pp. 2-3, 7.

20<sup>ème</sup> s., le moulin a servi à broyer du verre de bouteilles.



Photographie du moulin à kaolin datant des années 1912 – Archives de la famille Jacolin

#### *Kaolin\**

Le kaolin, issu de l'altération des roches de type granitique, est une argile réfractaire blanche – famille des argilites – utilisée notamment pour la faïence. Il peut être également mélangé à la pâte à papier – une fois finement réduit en poudre – afin de colorer en blanc le papier. Le kaolin produit à Saint-Etienne-de-Crossey au 19<sup>ème</sup> s./début du 20<sup>ème</sup> s. était destiné aux papetiers de la région voironnaise.

\* SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Moulin à kaolin Martel. Moulin à verre Broye. Habitation Martel*, 2006, rapport non publié.

L'origine du kaolin utilisé dans le moulin de Saint-Etienne-de-Crossey est inconnue. Selon A. Schrambach, aucun gisement de kaolin n'aurait été repéré sur la commune. Signalons qu'au Puits d'Enfer, de l'argile fine, blanche, remonte tous les 15 ou 20 ans à la surface, en suspension, troublant les eaux de la Morge ; il s'agit d'un « puits » d'environ 2,50 mètres de diamètre, profond. Ne pourrait-il pas correspondre à un ancien site d'exploitation de kaolin<sup>78</sup> ?

#### *Four à chaux*

La matrice du cadastre napoléonien nous renseigne sur l'existence d'un four à chaux, installé au Grand Crossey sur la parcelle 263 (section D), appartenant à P. Barnier<sup>79</sup> en 1851 et aujourd'hui disparu. Une description de 1860, donnée par A. Macé<sup>80</sup>, et une

<sup>78</sup> L'exploitation du kaolin par puits se pratique encore, notamment en Côte-d'Ivoire à Bingerville.

<sup>79</sup> P. Barnier pourrait être l'entrepreneur et le tailleur de pierre, qui possédait une ancienne maison seigneuriale au bourg et qui travailla pour les chartreux.

<sup>80</sup> MACE 1860, t. 6, p. 93.

photographie de 1901, publiée dans l'ouvrage de Ch. Boutherein et S. Valente<sup>81</sup>, témoignent également de l'existence de fours à chaux dans les gorges de Crossey. On y fabriquait « d'excellentes chaux, en utilisant les blocs roulés sur le flanc des rochers de droite ».

Signalons le toponyme « le Rafour » (au sud de Gatelière ; section B2), évoquant le souvenir d'un four à chaux ou à briques.

#### *Atelier de potier<sup>82</sup>*

Un atelier de potier, appartenant à Mr Cotte-Bouteille, était en activité jusque dans les années 1950 au hameau du Charat. Aucune installation ne semble avoir été conservée.

Le lieu d'extraction de la matière première se situerait sur la commune de Saint-Aupre, entre la chapelle et le Trou Rosset.

Des « crémiers » étaient tournés, ainsi que d'autres articles en céramique émaillée (intérieur).

#### *Tissage du chanvre*

Contrairement à l'ensemble du massif de Chartreuse, où la confection des gants à domicile était une activité courante aux 19<sup>ème</sup> s. et 20<sup>ème</sup> s., les habitants du Voironnais se sont tournés vers le tissage de toile de chanvre à domicile (métiers à tisser à bras), issu d'une tradition ancienne. Depuis le 17<sup>ème</sup> s., et jusqu'au 19<sup>ème</sup> s., à Voiron et dans les paroisses alentour, le chanvre cultivé était, en effet, transformé : battage afin d'extraire la fibre ligneuse de la tige, peignage des fibres, cardage et tissage. En 1700, cinquante personnes étaient occupées à la transformation du chanvre<sup>83</sup>. Des blanchisseries de toiles – « blancheries » ou « blancheries » – sont attestées au 18<sup>ème</sup> s./19<sup>ème</sup> s. sur la commune, à l'Etang Dauphin, aux Perrins (au sud du hameau), aux Bruns...<sup>84</sup>. Joseph Tivollier en possédait une employant une vingtaine d'ouvriers.

La « toile de Voiron » a acquis une renommée par-delà les frontières grâce à sa qualité. Au 19<sup>ème</sup> s., suite au déclin du tissage des toiles de chanvre et à la révolte des canuts lyonnais dans les années 1830, le tissage de la soie a

<sup>81</sup> BOUTHERIN, VALENTE 2003, p. 173.

<sup>82</sup> Renseignements oraux recueillis lors de cette étude.

<sup>83</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 89 – source non citée.

<sup>84</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 194 – source non citée ; ADI 138 M 3 ; matrice du cadastre napoléonien ; tradition orale. Les blancheries représentées sur le cadastre napoléonien correspondent à de petits bâtiments installés sur une extrémité de parcelle (section B, parcelles 311, 295, 284 aux Bruns ; section E, parcelles 51 ; section F, parcelle 11 à l'Etang...).

connu un essor dans la région voironnaise. Ce tissage artisanal, à domicile (métiers à bras), s'est développé jusque dans les années 1880, puis a décliné, tandis que les manufactures et les usines-pensionnats (ateliers mécaniques) sont apparues à partir des années 1850. Cette activité employait principalement une main d'œuvre féminine, ayant, selon les industriels, une plus grande dextérité et finesse dans son travail que les hommes.

#### *Usines de textile*

La commune comptait trois usines de textile en activité jusque dans la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> s.

L'usine Dina, anciennement Brun, établie en périphérie du bourg, non loin de l'ancienne gare du VSB, est aujourd'hui une friche industrielle. Créée après la Première Guerre mondiale, elle était alors dirigée par l'ancien directeur de l'usine de tissage Brun à Coublevie ; elle fut vendue en 1935 à Mr F. Dina. Elle employa une main-d'œuvre locale. Dans les années 1960, cette usine n'était plus qu'un atelier familial, dont l'activité prit fin dans les années 1990 ; le site fut revendu à Mr Gallin (extincteurs), puis loué un temps aux Etablissements Rossignol avant d'être désaffecté. Cet ensemble se composait de la maison du Directeur, intégrée à un immense bâtiment, de plan rectangulaire, accueillant l'usine. Celle-ci est toujours couverte de sheds, les versants les plus inclinés étant vitrés afin que la lumière naturelle éclaire au maximum les métiers ; l'intérieur comporterait une série de colonnes en fonte.

Au Grand Rey, une usine textile a succédé à la taillanderie de 1952 à 1976 (voir *supra*, § Taillanderie). Cet atelier de tissage, qui travaillait avec le « Tissage de l'Aigle de Grenoble »<sup>85</sup>, était doté de dix métiers à tisser mus par un système de courroies de transmission et d'arbres, entraîné par une turbine. Signalons que ce système est préservé.

Un autre petit atelier de tissage, Massot-Pellet, a fonctionné jusque dans les années 1950 à l'Étang Dauphin. Il était équipé de moins d'une dizaine de métiers à tisser.

#### *Usine Rossignol*<sup>86</sup>

Cette entreprise voironnaise, créée vers la fin du 19<sup>ème</sup> s., a vu son activité évoluer au fil des

années. Scierie, puis boissellerie, la production a ensuite été orientée vers un outillage spécialisé utilisé pour les métiers à tisser (canettes, sabres...), puis vers la fabrication de skis. Les « Skis Rossignol » ont été fondés en 1907 par Abel Rossignol. Grâce aux innovations technologiques, le bois fut remplacé par le métal et les fibres de verre.

Devant l'essor de cette activité, une seconde unité de production fut ouverte à Saint-Etienne-de-Crossey à la fin des années 1960. Elle employa de nombreuses personnes de la commune et de celles environnantes. Cette unité a fermé en 2008.

#### *Artisanat – commerces*

Au début du 20<sup>ème</sup> s., la commune comptait quelques ateliers artisanaux (charrons au bourg et aux Vachonnes, maréchal-ferrant<sup>87</sup>, cordonnier, serrurerie, atelier de menuiserie-ébénisterie Fayolle au Paris<sup>88</sup>, abattoir<sup>89</sup>...) et commerces (boucheries, boulangerie, bureau de tabac, épicerie, commerce de draps, négociants en vins<sup>90</sup>, cafés et/ou restaurants<sup>91</sup>...), la plupart situés dans le bourg. Aujourd'hui, rien ne distingue ces bâtiments des habitations, si ce n'est parfois la présence de baies de boutique ou d'une enseigne.

#### Données générales sur les industries et commerces de Saint-Etienne-de-Crossey<sup>92</sup> au début du 20<sup>ème</sup> siècle :

- *Alimentaire* : minoterie (1 en 1924).
- *Travail de la pierre* : exploitation de kaolin, scierie de pierres molles (1 en 1900).
- *Travail du métal* : maréchal-ferrant (1 en 1924), serrurier (1 en 1924), taillanderie.

<sup>87</sup> L'état de section du cadastre napoléonien (1819 ; ADI 4867 W 299) nous apprend qu'une forge, appartenant au maréchal Jh Bellet, était installée dans le bourg (section D, parcelle 44).

<sup>88</sup> Atelier déjà en activité lors de la Seconde Guerre mondiale et jusque dans les années 1960 ; travail sur commande – renseignement oral.

<sup>89</sup> Installé dans le bourg, au nord de la mairie, il était en activité jusqu'à la fin des années 1960, tenu par M. Varambon, puis M. Perrin. Il est aujourd'hui détruit.

<sup>90</sup> Négociant en vin Cotes-Bouteillat installé au bourg (actuel café-restaurant « le Perroquet ») ; négociant Dépierre-Corporon, en activité jusque dans les années 1940 – renseignements donnés par Mr et Mme Barnier.

<sup>91</sup> Café-restaurant Bourron et café Rosset dans le bourg ; restaurant Perrin au hameau Bruns, fermé dans les années 1970 ; un café au Paris (enseigne partiellement visible ; section B1, parcelle 80) déjà fermé dans les années 1930 ; café Gaviot au Barnier fermé dans les années 1948-1950 ; café Gros-Calignon à Tolvon dans les années 1910.

<sup>92</sup> D'après les annuaires officiels de l'Isère de 1900 et 1924 – ADI PER 933/37, p. 80 ; ADI PER 933/56, pp. 116-117.

<sup>85</sup> Entreprise fondée à Grenoble en 1928 par Marcel Cirouge destinée à un travail de sous-traitance pour le compte des soieries lyonnaises.

<sup>86</sup> FAUCHON, COUTIS, COMMEAUX 1991, p. 96. PERENON 2012.

- *Travail du textile* : soierie (1 en 1924), tailleurs d'habit (3 en 1924).
- *Services* : instituteurs, garde-champêtre, accoucheuse (1 en 1900), géomètre (1 en 1900), receveur-buraliste (1 en 1924).

## Patrimoine rural

### - Les activités et les cultures traditionnelles

L'économie de Saint-Etienne-de-Crossey a longtemps reposé sur l'agriculture. Jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> s., il s'agissait d'une économie paysanne de subsistance. Lors du développement de l'industrie textile et afin de mieux vivre, les gens ont pratiqué le double-emploi. L'exode rural des années 1950-1960 a entraîné un déclin de l'agriculture. La commune comptait 44 exploitations agricoles en 1998 contre 18 en 2000. Aujourd'hui, l'activité agricole est maintenue notamment par la pratique de l'élevage bovin (pâtures), la culture des céréales (maïs, blé...). Elle joue un rôle essentiel dans la préservation des milieux et l'entretien des paysages.



Vache s'abreuvant – Puzais

### Cultures

Chaque famille vivait autrefois en autarcie, le surplus de production étant vendu au marché de Voiron (œufs, tommes, beurre...). Le potager se composait principalement de pommes de terre, choux, haricots, pois, raves, asperges, courges...

Outre la culture domestique, la culture céréalière, qui constitua longtemps la base de l'agriculture préalpine, était importante. Selon les Statistiques Agricoles de 1892, froment, avoine, sarrasin, seigle et maïs étaient cultivés<sup>93</sup>. D'après des témoignages oraux, la

<sup>93</sup> En 1892, 120 hectares étaient dédiés à la culture du froment, 100 à l'avoine, 30 au sarrasin, 4 au seigle et 1 au maïs – ADI 137 M 30 – Statistiques Agricoles. En 1922, les surfaces ont

culture intercalaire était parfois pratiquée, les céréales poussant entre les noyers ou les pieds de vigne.

A la fin du 19<sup>ème</sup> s., des cultures dites « industrielles » étaient pratiquées, notamment le colza et le noyer<sup>94</sup>. Selon leur qualité, les cerneaux étaient vendus ou pressés pour obtenir de l'huile utilisée pour la consommation domestique.

Des arbres fruitiers étaient cultivés, principalement des pommiers, des poiriers et des châtaigniers. D'anciens vergers, aujourd'hui préservés, témoignent de ces anciens modes d'exploitation agricole et participent à l'identité paysagère de la commune.

D'autres cultures étaient destinées à l'alimentation du bétail : maïs fourrager, vesce ou dravière, betterave fourragère. Outre les prairies naturelles, des prairies artificielles étaient ensemencées de trèfle, de sainfoin, de luzerne ou de mélanges de légumineuses. Elles sont encore très présentes dans le paysage.

Notons également, que, suite à l'abandon de la ligne ferroviaire Voiron / Saint-Béron à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le tunnel des gorges de Crossey aurait été utilisé comme champignonnière<sup>95</sup>.

### Chanvre

Le chanvre était cultivé depuis le 17<sup>ème</sup> s. à Voiron et dans les paroisses alentour (voir *supra* § *Tissage du chanvre*) pour la confection de cordage mais surtout de toiles à domicile ou dans de petits ateliers.

Le chanvre, récolté à la fin de l'été, était trié de ses graines, attaché en « poignées », qui étaient mises à rouir dans des « serves » – il se pourrait que l'Etang Dauphin ait été utilisé à cet effet (voir *supra*, § L'étang des Rivoirettes et le marais de l'Etang Dauphin). Après avoir été immergées durant une semaine, elles étaient mises à sécher sur le sol pour être broyées. Les fibres ligneuses extraites étaient ensuite peignées, puis nettoyées et triées.

En 1892, 5 hectares étaient dédiés à la culture du chanvre. Si le chanvre a disparu du paysage au début du 20<sup>ème</sup> s., il a été remis en

diminué, notamment pour l'avoine, cultivée sur seulement 19 hectares – ADI 137 M 70.

<sup>94</sup> En 1892, le colza occupait 5 hectares. Le noyer était planté sur 6 hectares, 1500 arbres étant considérés comme étant en pleine production ; en 1922, 10 quintaux de noix étaient récoltés – ADI 137 M 30 et 70 – Statistiques Agricoles.

<sup>95</sup> Site non visité, pouvant éventuellement conserver des installations liées à cette culture.

culture lors de la Seconde Guerre mondiale pour la fabrication de cordage.

### Viticulture

La viticulture est attestée dès l'Antiquité sur le territoire allobroge, auquel est rattachée la commune étudiée. Cette tradition s'est maintenue jusqu'au 20<sup>ème</sup> s. Au 19<sup>ème</sup> s. et 20<sup>ème</sup> s., chaque agriculteur cultivait une petite parcelle de vigne, afin de subvenir à sa consommation en vin. Si la récolte était bonne, le surplus était vendu à des négociants, ce qui procurait un complément de revenus.

Le vignoble occupait principalement les coteaux de Saint-Etienne-de-Crossey, notamment les secteurs de Tolvon, Gatelière, la Burletière, le Picard, Martorey, de la Couchonnière aux Roux... Dans les années 1880, une bonne partie du vignoble isérois fut atteinte par le phylloxera. Si aucune donnée concernant celui de Saint-Etienne-de-Crossey n'a été trouvée lors de cette étude, on sait que ceux de La Buisse et de Voreppe étaient infestés par cet insecte<sup>96</sup>. Les derniers pieds de vigne sur la commune ont été arrachés à la fin des années 1980 à Tolvon et dans les années 1990-2000 à Gatelière et à la Roche, modifiant ainsi le paysage et faisant tomber dans l'oubli ces pratiques agricoles anciennes. Les coteaux autrefois encépagés ont été gagnés par les bois ou l'urbanisation et seuls quelques pressoirs, aujourd'hui conservés dans les granges, témoignent de cette culture.

Différentes méthodes culturales ont été utilisées au début du 19<sup>ème</sup> s., notamment la culture en hautains, qui permettait de cultiver entre les rangées d'arbres et de vignes (pomme de terre, betterave, maïs...), et celle en treilles<sup>97</sup>. En 1892, sur les 16 hectares dédiés à la culture de la vigne, 10 étaient avec cultures intercalaires<sup>98</sup>.

<sup>96</sup> ADI 146 M 1.

<sup>97</sup> Renseignements fournis par des témoignages oraux et par la matrice du cadastre napoléonien – ADI 2598 W 380.

<sup>98</sup> Données issues des Statistiques agricoles de l'Isère – ADI 137 M 30. En 1922, 32 hectares étaient consacrés à la vigne – ADI 137 M 70.

### Hautain\*

Un arbre sert de tuteur à la vigne, la contraignant à prendre de la hauteur pour dégager de l'espace au sol. Cette pratique permet de cultiver des céréales, ou autres, entre les rangées et de protéger les grappes de l'humidité automnale dans les régions peu propices à la viticulture, afin de gagner en maturité et en qualité du vin. L'arbre est régulièrement taillé pour ne pas faire ombrage à la vigne et aux cultures.

La généralisation de cette pratique date du Moyen Age et de l'époque moderne dans les régions les moins favorables à la culture de la vigne. Selon un texte de 1600 d'Olivier de Serres, « En Haut Dauphiné, près de Grenoble, et en Savoie, les vignes sont arbustives et hautes et grimpent avec admiration hautement sur les arbres, où pour les froidures des proches montagnes on est contraint de les y loger (...) ».

La culture en hautain se pratique encore en Haute-Savoie, notamment au bord du lac Léman, et en Haute-Garonne.

\* POINTEREAU, Ph., *La diversité des systèmes arborés et des pratiques de gestion dans le sud d l'Europe : les dehasas ibériques et les hautains méditerranéens*, 1<sup>er</sup> colloque européen sur les trognes, 26-28 oct. 2006 – en ligne : [http://www.maisonbotanique.com/dyn/3acte\\_11\\_pointereau\\_leger.pdf](http://www.maisonbotanique.com/dyn/3acte_11_pointereau_leger.pdf)

### Elevages

Lors de cette étude, aucune donnée sur cette pratique agricole à Saint-Etienne-de-Crossey n'a été recueillie pour les périodes médiévale et moderne. Néanmoins, à ces époques, sur le massif de Chartreuse, les cheptels étaient constitués principalement d'ovins. Les troupeaux ayant occasionné de nombreux dégâts sur la végétation, l'élevage ovin fut réglementé et disparut à la fin du 18<sup>ème</sup> s / début du 19<sup>ème</sup> s., au profit de l'élevage bovin, spécialisé dans la filière laitière. Le lait était collecté par les laiteries de Saint-Aupre<sup>99</sup> et de Saint-Nicolas-de-Macherin (secteur de Tolvon), puis par la coopérative ORLAC au début des années 1960.

La pisciculture est une activité attestée dès le Moyen Age sur Saint-Etienne-de-Crossey, notamment à l'Etang Dauphin. Le toponyme « le Vivier »<sup>100</sup> pourrait évoquer également l'existence d'un étang à poissons, aujourd'hui

<sup>99</sup> Créée en 1912 par Emile Pégaz, cette fruitière, qui employait 10 personnes, a fermé en 1961 ; fromages blancs, gruyère, bleu, tomme de Savoie, Saint-Marcellin et beurre y étaient produits – GALIANO 2006, pp. 36-43.

<sup>100</sup> Section B1.

disparu, ce que tend à confirmer la présence d'une zone marécageuse.

#### *Sériciculture ou culture du ver à soie*

Etroitement liée à la culture du mûrier, la sériciculture a gagné le Bas-Dauphiné au 19<sup>ème</sup> s., encouragée par les autorités locales, afin de réduire la pauvreté rurale. Au milieu du 19<sup>ème</sup> s., une crise surgit, les cocons étant atteints de maladies, ce qui a donné un coup d'arrêt à cet élevage.

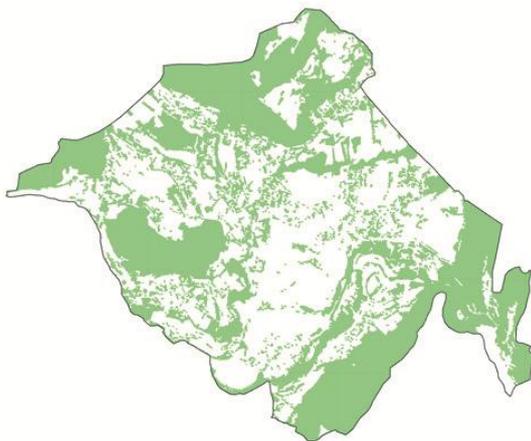
Selon de rares témoignages oraux, la sériciculture aurait été pratiquée par quelques familles (éducateurs). En l'absence de bâtiment spécifique (magnanerie), on peut supposer que les vers à soie étaient élevés dans une pièce de la maison, les cocons étant ensuite vendus à des filatures.

#### *Forêt*

L'exploitation forestière est une pratique ancienne, attestée dès le Moyen Age. Le bois était alors indispensable à la population pour le feu (chauffage, cuisson des aliments, construction, artisanat...).

Selon des témoignages oraux, le bûcheronnage était pratiqué au Paris, le débardage se faisant alors à l'aide de bœufs.

Le châtaignier était travaillé pour fabriquer des perches pour les vignes de Voreppe. Précisons que du colorant pour teindre était produit à partir de vieux châtaigniers.



Surface actuelle de la végétation arborée

Depuis l'exode rural des années 1950-1960, la forêt a colonisé les parcelles situées sur les coteaux, autrefois dédiées à la culture de la vigne, et couvre aujourd'hui une bonne surface de la commune. Différents types sont représentés :

- forêts alluviales de l'Isère et aulnaies-frênaies marécageuses
- hêtraies-sapinières de production et érablaies
- forêts à chênes, charmes, tilleuls et frênes des coteaux

#### Le bâti : volume, implantation, typologies

Les maisons rurales, vigneronnes et les granges-étables, composantes essentielles du patrimoine de Saint-Etienne-de-Crossey, témoignent de la société rurale et de l'économie agro-pastorale du début de la période contemporaine. Ces édifices constituaient l'entité des groupements, qui n'avaient jusqu'au milieu du 20<sup>ème</sup> s., pour la plupart, que des fonctions agro-pastorales.

D'autres structures, de moindre importance, illustrent la vie domestique et des usages aujourd'hui révolus : four à pain, séchoirs à noix... Signalons l'absence de travail à ferrer<sup>101</sup> du fait de la présence de maréchaux-ferrants sur la commune et sur les communes alentour.

#### *Maisons rurales*

Les maisons rurales, fréquemment remaniées ou réhabilitées, recouvraient une double vocation, domestique et agricole. L'étude de terrain révèle deux types de maisons :

##### ▪ *Type unitaire*

Dans ce type, les différentes fonctions sont regroupées dans un bâtiment unique, lequel comprend des espaces propres à chaque activité : logis, grange-étable... Il s'agit du type dominant sur la commune. Le plan adopté majoritairement est rectangulaire. Les différents espaces peuvent être accolés, c'est-à-dire placés sous un même toit généralement à deux pans, ou juxtaposés, autrement dit couverts par deux toitures distinctes, le plus souvent à deux pans. Les ouvertures du logis et des dépendances sont percées en mur-gouttereau, à l'exception de rares exemples pour lesquels le logis s'ouvre en mur-pignon (Barbassard, la Roche, Tolvon...).

<sup>101</sup> Structures en bois, destinées à faciliter le ferrage des bêtes de traits, en les maintenant par des sangles. La patte de l'animal à ferrer était placée sur une sorte de repose-pied, placé à l'arrière ; à l'avant, un joug permettait de maintenir sa tête.



Maison rurale de type unitaire – le Bouillat



Maison rurale à fonctions superposées – Donchat



▪ *Type dissocié*

Ce type, minoritaire sur la commune, se caractérise par un ensemble de bâtiments indépendants, abritant le logis et la grange-étable. Ces ensembles sont généralement organisés autour d'un espace ouvert (cour), à l'exception de quelques rares propriétés, plus importantes, closes de murs – le Perrin, Au Barnier et à l'Etang Dauphin. Précisons que, lorsque certains ensembles sont implantés en hameau, ils sont parfois difficiles à identifier, les dépendances n'étant pas toujours situées à proximité.



Maisons rurales de type unitaire à ouvertures en façade-pignon – la Roche et Barbassard



Beau portail d'une ancienne maison rurale de type dissocié – le Perrin

Une seule maison rurale de type unitaire à fonctions superposées a été repérée lors de cette étude. Particulièrement modeste et installée sur une pente, cette maison abrite une étable, installée dans l'étage de soubassement, côté prairie, un logis et une grange, accessibles de plain-pied depuis la route.

Le logis, de plan rectangulaire ou massé, est généralement coiffé d'un toit à deux pans, couvert à l'origine de tuile écaille ou de tuile canal, parfois remplacée par de la tuile mécanique. Elevé sur plusieurs niveaux, il s'ouvre par plusieurs travées d'ouvertures percées au sud ou sur la façade sur cour.

Les dépendances, autonomes et couvertes d'un toit à deux pans, abritent une grange flanquée d'une étable, parfois d'un hangar ; l'ensemble est surmonté du fenil (voir *infra*, § Granges-étables).

Quel que soit le type de maison rurale, le logis comporte généralement plusieurs niveaux, à savoir un rez-de-chaussée, un étage, plus rarement deux, et un niveau de comble pouvant être à surcroît. Le comble à surcroît permet d'augmenter le volume sous toiture, utilisé pour le stockage. Précisons que les caves enterrées sont très rares sur la commune, en raison de la nappe phréatique sous-jacente. Le logis s'ouvre le plus souvent par deux ou trois travées d'ouvertures, percées dans le mur-gouttereau orienté au sud, la porte pouvant être rejetée latéralement.

#### *Maisons de type vigneron*

Quelques rares maisons, bâties au Bouillat, à Tolvon et à l'Etang Dauphin, présentent des caractéristiques différentes de celles de la maison rurale, notamment au niveau de l'organisation. Ce type, également repéré dans le bassin chambérien et le Grésivaudan (Les Marches, Saint-Baldoph, Saint-Vincent-de-Mercuze...), s'apparente à la maison vigneronne. Les différentes fonctions sont ici superposées : le rez-de-chaussée abrite des espaces dédiés au cellier et à la vinification<sup>102</sup>, tandis que l'étage est réservé à l'habitat ; un escalier en pierre extérieur dessert ce niveau, protégé par une importante dépassée de toiture.



Maison de type vigneron – l'Etang Dauphin

Ce type vigneron, témoin d'une activité et de traditions aujourd'hui disparues, mérite d'être maintenu et valorisé. Il pourrait correspondre à un type ancien, du temps où la culture de la vigne était importante. La maison située au Bouillat présente, par exemple, plusieurs fenêtres à meneau du 17<sup>ème</sup> s.

<sup>102</sup> Aucune de ces maisons n'ayant été visitée lors de cette étude, il est impossible de préciser si ces espaces sont voûtés ou simplement planchéiés.



Maison de type vigneron – le Bouillat

#### *Granges-étables*

Les granges-étables comportent une grange et une étable, voire deux, rarement traversantes, surmontées du fenil. Elles sont parfois flanquées d'un hangar, le plus souvent construit a posteriori. Ces bâtiments sont coiffés d'un toit à deux pans, traditionnellement couvert de tuile canal ou de tuile écaille.

Les accès aux différentes parties sont généralement percés en mur-gouttereau. La porte grangère, plus haute, est le plus souvent couverte par un linteau droit – de rares exemples de porte grangère couverte d'un arc ont néanmoins été repérés, notamment sur les dépendances de grosses propriétés – Saint-Etienne, l'Etang Dauphin... La porte ouvrant sur l'étable, de plus petites dimensions, est couverte d'un linteau droit en pierre de taille ou en bois. Ces ouvertures peuvent être surmontées de celles permettant d'engranger le foin dans le fenil. Toutefois, en l'absence d'ouverture sur un bon nombre de fenils, on peut supposer que l'engrangement se faisait autrefois depuis l'intérieur.



Grange-étable – la Vigne

Remarquons la singularité d'implantation de certaines granges-étables du hameau du Seyx, qui sont mitoyennes, formant ainsi un

alignement. Installées sur une pente, celle-ci est ici mise à profit pour l'engrangement du foin.



**Granges-étables mitoyennes – le Seyx**

Signalons également la présence de quelques granges-étables isolées, parfois encore utilisées, bâties sur les prairies de Puzais, dominant le hameau du Seyx. Cette pratique rappelle l'estivage, avéré en Chartreuse. Dans les secteurs du Balcon sud et des Entremonts, de nombreuses granges-étables sont établies à l'écart, dans des prairies, non loin de l'habitat permanent ; les bêtes pouvaient y passer l'hiver.



**Grange-étable isolée – Puzais**

### Fontaines

Jusqu'à la mise en place du réseau d'eau potable<sup>103</sup>, l'approvisionnement en eau<sup>104</sup> de la commune de Saint-Etienne-de-Crossey se faisait principalement par des fontaines de différents statuts : communales (le Bourg, la Balme, les Didiers, Faverge...), appartenant au hameau (la Couchonnière, le Seyx, le Guillot, Gatelière...) ou privées.

A l'exception de la fontaine publique du bourg (voir *supra* § fontaines publiques), de plan circulaire, les bassins sont tous rectangulaires. La quasi-totalité de ces bassins sont taillés dans un bloc de pierre calcaire monolithe ; un seul constitué de dalles agrafées a été repéré.



**Fontaine appartenant au hameau – le Seyx**



**Fontaine appartenant au hameau – les Didiers**

Les triomphes sont majoritairement en pierre de taille, plus rarement en béton, certains étant de forme pyramidale. L'arrivée d'eau se fait soit par un dauphin à tête de poisson, soit par un tuyau (fonte, PVC...). Afin de remplir les

<sup>103</sup> Selon les secteurs de la commune, l'eau arrive sur l'évier à différentes dates : dans les années 1940 à la Couchonnière, années 1955 au Guillot et au Barnier, années 1980 au Paris, en 1993 au Seyx...

<sup>104</sup> L'eau était utilisée pour la consommation domestique (boisson, cuisine, rinçage de la lessive), mais également pour abreuver les bêtes et réfrigérer le lait.

réipients, des barres d'appui étaient installées en-dessous, certaines étant conservées.



Dauphin à tête de poisson – la Blame

Outre les fontaines, quelques puits, aujourd'hui condamnés, ont été repérés dans le bourg, aux Vachonnes et au Perrin. Signalons également un lavoir en béton aux Reynauds.

#### *Fours à pain*<sup>105</sup>

Eléments importants de la vie domestique jusqu'à la première moitié du 20<sup>ème</sup> s., voire jusqu'aux années 1960, plusieurs fours à pain sont aujourd'hui conservés dans des propriétés privées ou des hameaux. L'état de sections du cadastre napoléonien montre qu'ils étaient majoritairement privés, mais aussi propriété d'habitants de hameau, notamment au Picard, à la Burletière... Précisons qu'un droit d'usage sur un four privé était parfois accordé à d'autres familles voisines – ce qui était le cas à l'Etang Dauphin.

La plupart de ces fours à pain sont des structures indépendantes, coiffées d'un toit à deux pans couvert de tuiles canal ou écaille. Quelques rares exemples de fours accolés au logis ont également été observés, ainsi qu'un four intégré à la maison<sup>106</sup>. En revanche, rares sont ceux qui sont accolés à une loge à cochons ou à un poulailler, comme on peut le voir dans certains secteurs du massif de Chartreuse.

Ces fours comportent une brasière en molasse ou en terre réfractaire, parfois signée « TERRASSIER DROME », généralement fermée par une tôle munie d'une poignée. L'autel en molasse peut être équipé d'un cendrier permettant de récupérer la cendre utilisée pour le lavage du linge (lessif). Quant

<sup>105</sup> Pour de plus amples informations sur les fours à pain, consulter : *Les fours à pain, autour du lac du Bourget*, La Rubrique des patrimoines de Savoie, Conservation Départementale du Patrimoine, hors-série n°1, juillet 2002.

<sup>106</sup> Au Seyx : section B2, parcelle 509 ; voûte détruite.

à la voûte, elle est soit montée entièrement en moellons de molasse ou en briques, soit les assises inférieures sont en molasse et le reste en briques.



Four à pain – Tolvon



Voûte en moellons de molasse – l'Etang Dauphin

Afin d'évacuer la fumée, certains fours sont dotés d'une hotte (briques) et d'une souche de cheminée, parfois élaborée, d'autres ne comportent qu'une simple dalle horizontale, débordante, placée au-dessus de la brasière et protégeant la charpente d'éventuels retours de flamme ou des étincelles.



Souche de cheminée – Le Bouillat

Signalons un four à pain, situé à l'Etang Dauphin, qui se distingue des autres par son organisation : il est installé dans un bâtiment, dans un des angles de la pièce unique. Un espace le jouxtant pourrait correspondre à la chambre de panification. Cette pièce est surmontée d'un espace pour stocker le bois, desservi par une échelle. La structure même du four est de très belle qualité. La voûte, montée en moellons de molasse sur deux assises de pierre taillée, est particulièrement haute et de grand volume. Ce four est équipé d'une très belle hotte en briques, reposant sur une poutre de la largeur du bâtiment, soutenue par des piliers (bois). La souche de cheminée, également en briques, est soignée.



Vues extérieure et intérieure du four à pain – l'Etang Dauphin

### *Pigeonniers*

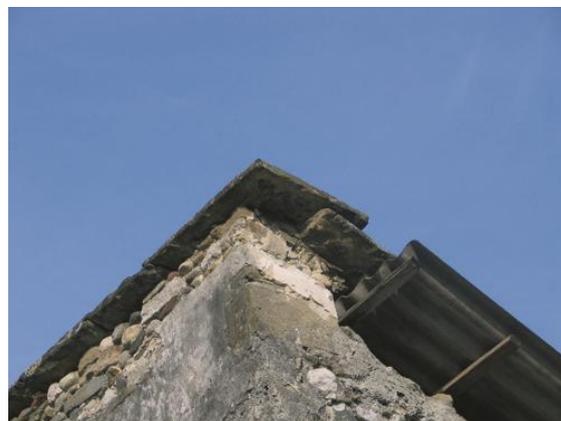
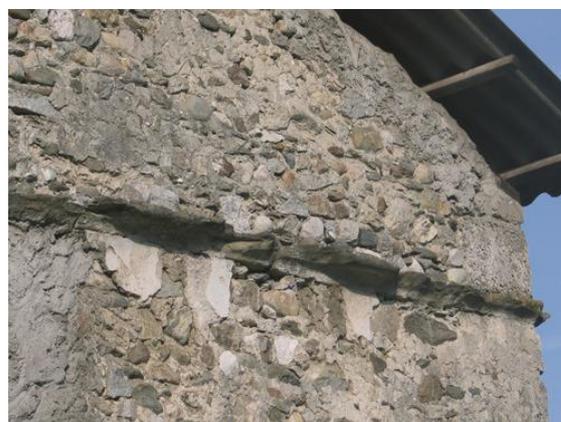
Quelques pigeonniers indépendants ont été repérés au cours de cette étude. Privilège de la noblesse, aboli lors de la Révolution, le pigeonnier symbolise puissance et richesse. Ceux de Saint-Etienne-de-Crossey font, en effet, partie de propriétés nobles – à la Roche, à Tavernière, au Barnier et à Saint-Etienne. Si la colombine – ou fiente – de pigeons était utilisée comme engrais, notamment pour la culture du chanvre et du tabac dans certaines régions, le pigeon était également utilisé pour

communiquer pendant les périodes médiévale et moderne.

Ces petits bâtiments se distinguent par leur plan massé, la présence d'une corniche en pierre de taille (molasse) filant sur une ou plusieurs façades, servant de « planche d'envol » et de protection contre les rongeurs, et leur toiture en pavillon (la Roche) ou en appentis (Saint-Etienne, Tavernière) – précisons que, dans ces deux exemples, les élévations sont couronnées de lauzes (molasse) débordantes et chevauchantes (couverture de chaume à l'origine ?).



Pigeonnier – Saint-Etienne



Corniche moulurée et lauzes – Tavernière

Aucun intérieur n'a été visité et, selon les renseignements recueillis, ces pigeonniers ne présenteraient pas de boullins maçonnés. Peut-être était-ce simplement de petits paniers végétaux accrochés ?

Si certains de ces pigeonniers ont trouvé une seconde vie (poulailler, entrepôt ou intégration à un bâti), celui du bourg est menacé de destruction...

Signalons également un autre type de pigeonnier, plus modeste, intégré à la maison.

#### *Séchoirs à noix*

Les quelques séchoirs à noix repérés, dits en « sacoches », sont installés sous la dépassée de toiture. Mises à sécher à l'abri des intempéries, les noix étaient ensuite mondées, et les cerneaux pressés dans un moulin des environs pour produire de l'huile.



Séchoir en sacoches – le Bouillat

#### *Clayes*

Situées dans le « galetas », les clayes permettaient de fumer le jambon et de faire sécher les noix et les châtaignes. Construits en briques et fermés par une porte métallique, ces espaces étaient situés dans les combles, adossés au conduit de cheminée, doté d'une trappe permettant d'enfumer ou non.

Quelques clayes sont aujourd'hui conservées<sup>107</sup> sur la commune, certaines ayant été détruites nous ont simplement été signalées<sup>108</sup>.

<sup>107</sup> La Couchonnière, section E, parcelle 284 ; Tavernière, section A2, parcelle 456, 547

<sup>108</sup> La Roche, section B2, parcelle 730 ; le Bouillat, section B1, parcelle 106.



Vestiges de clayes – la Roche

#### **Matériaux, façades et toitures**

Pour les périodes antérieures à la première moitié du 20<sup>ème</sup> s., la matière première était prélevée dans le sous-sol et l'environnement naturel. Afin de limiter le coût des matériaux, majoré par les frais de transport, la pierre, la terre et le sable<sup>109</sup> étaient extraits localement, la chaux provenait du calcaire du secteur et le bois des forêts environnantes.

#### *Maçonneries*

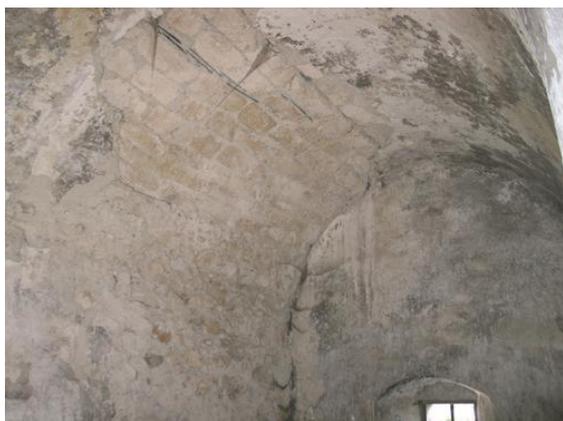
A Saint-Etienne-de-Crossey, et plus largement dans le Voironnais, les maçonneries traditionnelles utilisent deux matériaux de constructions différents, parfois associés, la pierre et la terre.

##### ▪ La pierre

La pierre employée dans les maçonneries, hordées au mortier de chaux, est utilisée sous forme de moellons (calcaire, gneiss, grès, molasse...). La pierre de taille – principalement calcaire – ou de simples blocs équarris en cas de bâti plus modeste – ou de surélévation tardive – servent à dresser les chaînes d'angle. Si le calcaire, sous forme de pierre de taille ou de moellons, est largement répandu, le tuf et la molasse ont également été utilisés, réservés à l'habitat noble médiéval ou moderne et aux édifices religieux<sup>110</sup>.

<sup>109</sup> Selon un témoignage oral, du sable était prélevé pour des besoins domestiques dans le secteur du Crest.

<sup>110</sup> Escalier en vis en molasse, couverture en tuf (voûtes, coupole)...



Voûte en berceau montée en blocs équarris de tuf – les Vachonnes



Escalier en vis en molasse – Tavernière

Traditionnellement, un enduit à la chaux couvrait les maçonneries des habitations, contrairement à la mode actuelle qui consiste à les mettre à nu. Le manque de soin accordé à la construction (assises irrégulières ; moellons) était masqué par cet enduit couvrant, qui constituait également une protection contre les intempéries – érosion due au ruissellement des eaux pluviales et au vent. En revanche, les maçonneries des dépendances étaient rarement enduites, car généralement protégées par une importante dépassée de toiture.

Sur les enduits conservés, soit les chaînes d'angle sont recouvertes, soit l'enduit vient mourir dessus – dans ce cas, la surface apparente de la pierre est taillée proprement.

- Le pisé<sup>111</sup>

Outre la pierre, l'utilisation de la terre sous forme de pisé est également largement répandue sur l'ensemble de la commune. Elle était généralement extraite sur le site même de construction – selon un témoignage oral, des bancs de glaise, atteignant parfois sept mètres, sont localisés dans le secteur du Guillot, du Paris et du Biot. Si ce matériau est très courant dans le Dauphiné, il est plutôt rare en Chartreuse, localisé principalement sur le piémont ouest du massif. A Saint-Etienne-de-Crossey, un certain nombre de granges-étables ont été bâties selon ce mode de construction. Quelques enduits dégradés de maisons laissent également apparaître du pisé...



Grange-étable – Converselard et Chanfrey

Le pisé est un béton de terre crue compactée, composé de limons, de sables et de graviers (dégraissants), et d'argile (liant). Sa mise en œuvre se fait au moyen de banches de 2 à 3 mètres de largeur sur environ 1 mètre de hauteur ; les banchées sont droites ou biaisées<sup>112</sup>. Un lit de chaux – ou de terre – assure généralement la cohésion et l'adhérence des banches, notamment au niveau des chaînes d'angles où les lits sont espacés de quelques dizaines de centimètres. Afin d'éviter les remontées capillaires, les fondations et le soubassement sont maçonnes. A Saint-Etienne-de-Crossey, les maçonneries se développent sur la hauteur du soubassement, voire du rez-de-chaussée, le pisé s'élevant au-dessus.

<sup>111</sup> Pour de plus amples renseignements et références bibliographiques sur le pisé, consulter le site internet du laboratoire de recherche CRATerre : <http://craterre.org/>

<sup>112</sup> Les joints verticaux obligent à poser un fond de banche à chaque banchée ; la banchée est alors plus rigide et la surface du mur réalisé en une fois plus importante. Quant aux joints obliques, en général à 45°, ils améliorent la reprise de deux banchées ; le montage est ainsi facilité, le fond de banche n'étant pas nécessaire ; en revanche, le damage sur un pan incliné est plus délicat.

A l'instar des constructions en pierre, le pisé était généralement protégé de l'humidité et des guêpes par un enduit à la chaux, ou un simple badigeon, le plus souvent disparu. Sur ce matériau, l'enduit ne doit être en aucun cas imperméable, afin de permettre les transferts d'humidité entre l'intérieur et l'extérieur – l'enduit ciment étant à proscrire. Des traces d'enduit sont conservées sur quelques bâtiments à Barbassard, Converselard et Chanfrey...



Enduit sur pisé – Barbassard

#### Toitures

Le bâti traditionnel de Saint-Etienne-de-Crossey adopte majoritairement un toit à deux pans. Celui-ci présente une faible pente par rapport au toit du cœur de massif, induite par le matériau de couverture. La tuile canal, très répandue sur la commune, nécessite, en effet, une pente faible pour sa mise en œuvre. Sa pose se fait sur cabrons.



Tuile canal sur cabron – l'Etang Dauphin

Toutefois, des bâtiments sont également couverts d'un toit à deux pans à forte pente. Le matériau de couverture est alors la tuile écaille.

La tuile écaille a également été privilégiée pour couvrir les édifices publics et religieux, parfois associée à de l'ardoise (clochers), ainsi que les anciennes maisons seigneuriales ou

demeures. Ces édifices sont généralement coiffés d'un toit à quatre pans. Deux d'entre eux sont remarquables : l'un pour sa forme élaborée (toit brisé), l'autre pour sa très forte pente marquant le paysage.



Toit brisé à quatre pans – Saint-Etienne



Toit à quatre pans à forte pente – l'Etang Dauphin

La plupart des toitures des bâtiments agricoles et des maisons de type vigneronne présentent d'importantes dépassées de toiture, notamment au niveau de la façade principale, afin de protéger l'escalier ou les accès et de mettre à sécher le chanvre et/ou les noix récoltés.

Si le bâtiment est implanté sur une pente, le sens du faîtage est généralement identique au sens de cette dernière.

Les matériaux de couverture traditionnels, à savoir la tuile écaille et la tuile canal, ont été remplacés progressivement par de la tuile mécanique. Ils provenaient vraisemblablement des tuileries implantées au 19<sup>ème</sup> s. sur des communes avoisinantes – Voreppe, Saint-Joseph-de-Rivière, secteur de la Valdaine... Il se pourrait que la tuile écaille ait remplacé une couverture végétale d'origine ancienne, le chaume, dont aucune mention n'est connue à ce jour. Ce type de couverture, disparu au cours du 19<sup>ème</sup> s. / début du 20<sup>ème</sup> s., est en

effet attesté sur plusieurs secteurs du massif de Chartreuse, y compris des zones de plaine.

### Ouvertures

Le percement des ouvertures des logis traditionnels est généralement conditionné par l'exposition et par la voie, notamment dans les groupements. L'orientation au sud (sud-ouest et sud-est) est néanmoins privilégiée.

Les ouvertures sont réparties en travées (1 à 3), selon trois schémas : la porte est soit rejetée latéralement, soit centrale, les travées prenant place de part et d'autre, soit au niveau de la travée centrale.

Les ouvertures, de proportion rectangulaire, comportent des encadrements en pierre de taille (calcaire, molasse)<sup>113</sup>, en briques et plus rarement en bois ou en béton moulé. L'utilisation de la brique s'est répandue au cours du 19<sup>ème</sup> s. ; elle permet de couvrir les ouvertures d'arc segmentaire.

Quelques ouvertures présentant des formes anciennes sont aujourd'hui préservées sur des habitats seigneuriaux identifiés, mais aussi sur de simples maisons : fenêtres à traverse, croisées, fenêtres à meneau<sup>114</sup>... La qualité architecturale de ces ouvertures indique le caractère noble de l'habitat et leur modénature permet assurément de les dater de l'époque moderne.



Fenêtre à traverse – le Bourg



Croisée et détails de moulures de l'époque moderne – la Roche

Quelques maisons<sup>115</sup> conservent des ouvertures attribuables par le traitement de leur linteau (délardement en arc segmentaire) au 18<sup>ème</sup> s.



Fenêtre au linteau délardé – le Perrin

D'autres ouvertures, plus difficilement datables, présentent également un bel encadrement ou des coussinets moulurés. On peut en voir dans le bourg, au Perrin, à la Vigne...

<sup>113</sup> Lors de cette étude, il a été observé que le calcaire était fréquemment utilisé pour les encadrements du rez-de-chaussée, la molasse réservée à ceux de l'étage.

<sup>114</sup> Exclusivement à encadrement plat, typique du 17<sup>ème</sup> s. ; le meneau a été fréquemment déplacé. On peut en voir au Bouillat, à la Burletière, à l'Etang Dauphin, au Perrin, à la Vigne...

<sup>115</sup> Situées à l'Etang Dauphin, au Perrin, dans le Bourg.

Signalons également quelques baies de boutiques de l'époque moderne et du 19<sup>ème</sup> s. (plate-bande).

#### Décors

Quelques décors peints de façade ont été repérés sur la commune de Saint-Etienne-de-Crossey. Harpage des chaînes d'angle et encadrements de baies sont dessinés et rehaussés d'un aplat de couleur. D'une grande sobriété, ce type de décor imitant la pierre de taille révèle une recherche esthétique, malgré le manque de moyens financiers.



Enduit peint – la Burletière

Notons le décor de façade d'une maison située dans le bourg, en fort mauvais état, qui présente une composition originale, géométrique, utilisant des couleurs vives : un assemblage de triangles rectangles de couleur différente (blanc / jaune pâle / ocre), surmonté latéralement de trois demi-cercles superposés, prend place de part et d'autre d'une fenêtre ; son linteau est couronné d'un triangle ocre.



Enduit peint décoré – les Côtes de Saint-Etienne

Rares sont les enseignes peintes préservées. En revanche, quelques décors peints en trompe-l'œil, le plus souvent en mauvais état,

ornent des façades de maisons<sup>116</sup>. Représentant des fenêtres aux volets fermés, ils permettent de restituer un ordonnancement de façade.



Décors en trompe-l'œil – le Charat et Saint-Etienne

Quelques rares façades étaient agrémentées d'un cadran solaire. Si celui de l'ancienne cure de Tolvon n'a conservé que son style<sup>117</sup>, le cadran de la Burletière, en fort mauvais état, demanderait à être restauré avant de disparaître. Son décor se compose de deux traits verticaux latéraux, de couleur noire et rouge, d'un triple cercle central dans lequel sont placées les lignes horaires (noir) ; de l'autre côté du cadre, on peut lire la date « 1844 » ; le style n'est pas conservé, ainsi que la partie inférieure du cadran portant les chiffres horaires.

<sup>116</sup> Au Charat (section C1, parcelle 282), à l'Étang Dauphin (section F, parcelle 357) et au Bourg (section C2, parcelles 436 et 510).

<sup>117</sup> Ancien cadran solaire, situé au 1<sup>er</sup> étage (extrémité ouest), comportant – selon les propriétaires – la devise : « MUNERA NUM NUMERA ».



**Cadran solaire – la Burletière**

Le troisième cadran, localisé à l'Etang Dauphin, a été entièrement refait et recréé dans les années 1980.

#### *Installations domestiques*

De nombreuses pierres d'évier, en pierre de taille (molasse ou calcaire), sont conservées sur la commune<sup>118</sup>. Elles sont reconnaissables à leur évacuation des eaux usées à l'extérieur, disposée en façade. Un jour, placé au-dessus, apportait généralement de la lumière.



**Pierre d'évier en molasse – Barbassard**

Parmi les rares intérieurs visités, certains sont encore équipés de cheminée et de potager. Ce dernier, généralement installé dans une embrasure de fenêtre ou une niche, servait à maintenir les plats au chaud. Il se compose d'une pierre percée d'un ou de plusieurs trous équipés d'une grille, sur laquelle étaient placées les braises ; les cendres étaient

recupérées dans un réceptacle – ou cendrier – placé au-dessous.



**Potager en molasse – la Roche**

<sup>118</sup> L'Army, Barbassard, Au Barnier, la Burletière, le Charat, l'Etang Dauphin, Faverge, le Perrin, Picard, Tolvon, le Bourg...

# Bibliographie

*Abréviations employées :*

ADI, Archives Départementales de l'Isère

RD, *Regeste Dauphinois*

ARDOUIN-DUMAZET, V.-E., *Voyage en France. 9<sup>ème</sup> série. Graisivaudan et Oisans*, Paris Nancy, Librairie Berger-Levrault et Cie, 1911, 3<sup>ème</sup> édition.

AVENIER, C., *Ciments d'églises, semences de chrétiens. Constructions religieuses et industrie cimentière en Isère au XIX<sup>ème</sup> siècle*, thèse de doctorat, Université Grenoble II Pierre-Mendès France, 2004.

AVENIR, *Notice de préconisation de gestion. Marais du Puits d'Enfer (commune de Saint-Etienne-de-Crossey)*, rapport, avril 2003.

AVENIR, *Notice de préconisation de gestion. Tourbière de l'Etang Dauphin et Etang de Crossey (commune de Saint-Etienne-de-Crossey)*, rapport, avril 2003.

BARRAL, G., BOUZON-DURAND, G., *Saint-Aupre. Ses origines, son histoire jusqu'à nos jours*, Atelier Claire Joie, Voreppe, 1988.

BOCQUET, A., *L'Isère préhistorique et protohistorique*, Gallia Préhistoire, 12, 1969.

BONNIN, B., et alii, *Paroisses et communes de France*, Isère, CNRS, Paris, 1983.

BOUTHERIN, Ch., VALENTE, S., *Voiron et ses environs. Images du passé (de 1900 à 1930)*, imp. JD2, Tullins, 2003.

CALMETTE, Jh., CLOUZOT, E., *Pouillés des provinces de Besançon, de Tarentaise et de Vienne*, Paris, 1940.

COLARDELLE, M., *Sépultures et traditions funéraires du 5<sup>ème</sup> au 13<sup>ème</sup> siècles après J.-C. dans les campagnes des Alpes françaises du Nord (Drôme, Isère, Savoie, Haute-Savoie)*, Grenoble, SADRAH, 1983.

Coll., *Les fours à pain, autour du lac du Bourget*, La Rubrique des patrimoines de Savoie, Conservation Départementale du Patrimoine, hors-série n°1, juillet 2002.

Coll., *Archéologie chez vous n°1. Archéologie et histoire. Antiquité et Moyen Age en pays voironnais*, Catalogue d'exposition, CAHMGI / SADRAH, imp. des Deux-Ponts, Grenoble, 1982.

FAUCHON, G., *Le pays voironnais, La Tronche*, 1968.

FAUCHON, G., COUTIS, H., COMMEAUX, P., *Histoire de Voiron et du pays voironnais*, Auto-édition Association Histoire et Patrimoine du Pays Voironnais, 1991.

FAUVEAU, F., « Présentation d'objets préhistoriques trouvés dans la grotte de Crossey », *Société Dauphinoise d'Ethnologie et d'Archéologie*, 97, 1938.

GALIANO, M., *En Chartreuse... Sur les pas de Jean ou mon village de haut en bas*, Editions la Vertevelle, juin 2006.

GILIOTTI, S., *Plan de gestion du Marais alcalin de l'Etang Dauphin (Isère – Saint-Etienne-de-Crossey)*, rapport de stage de DESS / PNRG, avril-août 2003.

GUITER, F., *Etude paléocéologique du Marais du Dauphin (massif de Chartreuse). Rapport final*, rapport, Institut Méditerranéen d'Ecologie et de Paléocéologie, 2003.

LAZIER, I., LELARD, P., PIVOT, JM., *Taillanderies, forges, aciéries du Bas-Dauphiné au 19<sup>ème</sup> s. Inventaire et monographie des sites liés à la métallurgie du fer dans le département de l'Isère du 15 au 19<sup>ème</sup> s.*, 1985, 3 vol., non publié – ADI 2 J 914 / 1.

MACE, A., *Les chemins de fer : guide-itinéraire de Saint-Rambert à Grenoble et les environs*, Grenoble, 1860, t. 6.

MENARD-CLAVIER, A., *Saint-Etienne-de-Crossey. Maison forte du Vivier*, Rapport de visite, Musée Dauphinois / Conservation du Patrimoine de l'Isère, sd, non publié.

MOYNE, J.-P., « Histoire des châteaux du Voironnais », *Autrefois. Regard sur notre patrimoine et notre histoire*, juin 2008, n°55, pp. 41-42.

MOYNE, J.-P., *Les bourgs fortifiés savoyards du Viennois (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, sd, non publié.

MUZY, J., *Le département de l'Isère industriel, agricole et pittoresque*, imp. Mollaret, Voiron, 1897.

PELLETIER, A., DORY, F., MEYER, W., MICHEL, J.-C., *Carte archéologique de la Gaule. Isère, 38/1*, Paris, 1994.

PERENON, J., « Un fleuron voironnais : l'entreprise Rossignol », *Autrefois. Regard sur notre Patrimoine et notre Histoire*, juin 2012, n°63, pp. 1-8.

PLANK, A., *L'origine du nom des communes du département de l'Isère*, l'Atelier, Bourg-d'Oisans, 2006.

REVILLOUT, Ch., « Donation de la maladrerie de Saint-Etienne-de-Crossey à la chartreuse de Currière par Amédée V de Savoie », *Bull. de l'Académie Delphinale*, Grenoble, 1861, 2<sup>ème</sup> série, t. 1, pp. 502-512.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Les carrières de terre réfractaire (1845) et les carrières de pierres calcaires. Saint-Aupre (le bas) et Miribel-les-Echelles*, octobre 2010, rapport non publié.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Moulin à kaolin Martel. Moulin à verre Broye. Habitation Martel*, 2006, rapport non publié.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M60 – Moulin Perby, moulins Garnier, moulins et battoir à chanvre Charat. Le Barnier / moulins de Ravunière - Saint-Etienne-de-Crossey*, 13/04/2006, non publié.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M440 – Moulin à farine Charrat. Faverge – Saint-Etienne-de-Crossey*, 13/04/2006, non publié.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M65 – Scierie Jean-Baptiste Monin (1837), moulin Alphonse Monin (moulin à farine, batteuse à blé, pressoir à huile) (1844), moulin Barnier (1878), moulin Blanc (1922), moulins de Crossey, moulins SCARM (1990), Grands Moulins de Paris – Saint-Etienne-de-Crossey*, 01/11/2005, non publié – archives de la famille Blanc.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M435 – Moulin propriété famille Pagliero (en 2004). Le Garcin / Les Bruns – Saint-Etienne-de-Crossey*, 28/10/2005, non publié.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M57 – Moulin André Charrat aval, moulin Perrin, moulin Barnier, centrale hydroélectrique Labourin, moulin Giroud aval, pierre à gruer Barnier. La Grande Forêt – Saint-Etienne-de-Crossey*, 11/02/2005, non publié.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M55 – Moulin Charat André et moulin Joseph Barnier : batteuse à blé, pressoir à huile, gruoir, battoir à chanvre. Moulin Perrin, moulin Barnier, bâtiments Labourin, moulin Giroud, bâtiments Barnier. La Grande Forêt – Saint-Etienne-de-Crossey*, 09/11/2004, non publié.

SCHRAMBACH, A., et alii, *Vallée de la Morge. Repérage du site M50 – Moulin Magdeleine de Vachon, taillanderie Pascal (avant 1869), taillanderie Blanchet (après 1889-avant 1913), taillanderie Bret (1913), tissage Rey-Giraud-Dorne (1952). Saint-Etienne-de-Crossey*, 10/06/2004, non publié.

## webographie

Carte de Cassini

<http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/index.htm>

CRATERRE

<http://craterre.org/>

Direction régionale de l'environnement Rhône-Alpes

<http://www.rhone-alpes.ecologie.gouv.fr/>

Geol-Alp

[http://www.geol-alp.com/chartreuse/index\\_chartreuse.html](http://www.geol-alp.com/chartreuse/index_chartreuse.html)

## Le patrimoine de Saint-Etienne-de-Crossey en quelques sites

### Fortification – château

- Site du château-fort – Tolvon (A2 243, 244, 262, 263)

### Patrimoine religieux

- ancienne église paroissiale – Tolvon (A2 248)

### Patrimoine public

- fontaine – Saint-Etienne (C2 410)

### Demeure – habitat urbain

- demeure – l'Etang Dauphin (F 357, 358)
- demeure – l'Etang Dauphin (F 370 à 372)
- demeure – Saint-Etienne (C2 501, 503, 509, 1561)
- maison – les Côtes de Saint-Etienne (C2 1452)
- maison seigneuriale – la Roche (B2 730, 712)
- maison seigneuriale – Saint-Etienne (C2 436)
- maison seigneuriale – Tavernière (A2 546, 547)
- maison seigneuriale – les Vachonnes (C1 696, 1355)
- maison seigneuriale – le Vivier (B1 121, 123)

### Décor et élément d'architecture

- porte – le Perrin (B2 793)

### Artisanat – commerce – industrie

- battoir – Lechaux (F 54)
- taillanderie – le Grand Rey (C1 9, 12, 14)

### Patrimoine rural

- four à pain – l'Etang Dauphin (F 207)
- four à pain – le Seyx (B2 508)
- four à pain – Tolvon (A2 207)
- grange-étable – le Biot (A1 111)
- grange-étable – Puzais (B2 474, 475)
- granges-étables mitoyennes – le Seyx (B2 1089, 1090, 1606)
- maison rurale – Au Barnier (A2 428, 427)
- maison rurale – le Bouillat (B1 106)
- maison rurale – la Burletière (B2 643, 644, 1437)
- maison vigneronne – le Bouillat (B1 103)

## Les sites menacés

Éléments nécessitant une intervention pour leur sauvegarde :

- bureau d'octroi ? – les Côtes-de-Saint-Etienne (C2 993)
- cadran solaire – la Burletière (B2 656)
- décor peint – les Côtes-de-Saint-Etienne (C2 595)
- croix et fontaines à entretenir
- maison – le Seyx (B2 509)
- maison-forte – Mont-Revel et Charconne (A1 77)
- maison rurale – Barbassard (A1 158)
- maison rurale – Donchat (A2 355)
- maison vigneronne – Tolvon (A2 225)
- pigeonnier – Saint-Etienne (C2 1562)

